Bulletin Salésien

N. 2 - Avril - Juin - 1918.

Année XL

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem: in die mala liberabit eum Dominus. [Ps. XL. 1]

Leo P. A. XIII

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

PAGE A RELIRE.

Le salut des infidèles.

Voici un passage de la remarquable allocution que prononça Mgr l'Evêque de Moulins en sa cathédrale, aux obsèques des victimes de l'explosion de Février dernier.

Seize soldats musulmans étaient aussi victimes. Leurs cercueils ne pouvant être présentés à l'église, on les a admis au cortège, vers le cimetière. Avec une sûreté de doctrine et une netteté de langage, rehaussés par son autorité épiscopale, Mgr Penon a résumé la thèse théologique sur le salut éternel accessible à toute âme humaine de bonne volonté, qui, appartenant à l'humanité rachetée, est donc de l'Eglise du Christ, alors que, sans sa faute, les causes secondes la retinrent en dehors de l'organisme de l'Eglise visible ici-bas:

C'est avec une surnaturelle confiance que nous entendrons, dans quelques minutes, ce sublime adieu de l'Eglise à ses enfants quand leurs restes mortels partent du temple pour le cimetière: *In paradisum deducant te angeli.* Oui, chères victimes, que vos anges gardiens: que les anges gardiens de la France conduisent vos âmes dans le Paradis.

Cet espoir consolant, la doctrine de l'Eglise, à la fois si précise, si large et trop peu connue, nous permet de l'étendre à d'autres qu'à ceux de ses enfants qui font partie de son organisme extérieur, auquel ils ont été publiquement agrégés par le baptême sacramentel qui les a initiés à la vie divine. C'est cet organisme extérieur et public que la théologie appelle le *corps* de l'Eglise.

Mais ce que la théologie catholique appelle l'*âme* de l'Eglise, âme d'une immense étendue, dont Dieu seul connaît le secret, comprend aussi toutes les âmes de bonne foi et de bonne volonté qui, n'ayant pu connaître la vérité intégrale, servent Dieu dans la mesure où elles le connaissent, ou du moins lui ont demandé pardon de leurs défaillances. Ces âmes, surtout au moment suprême, ayant l'idée de sa grandeur et de sa bonté, peuvent faire monter vers Lui un cri d'amour qui, par l'acceptation de la volonté divine tout entière, renferme d'une manière implicite, mais très réelle, le désir de croire tout ce qu'il impose à notre foi, de pratiquer tout ce qu'il commande, de recourir à tous les moyens de salut qu'il a établis dès qu'on pourra connaître toutes ces choses. C'est là ce que nos catéchismes appellent le baptême de désir.

Si les prières liturgiques et publiques, les bénédictions extérieures ne peuvent être autorisées que pour les baptisés qui appartiennent à l'organisme extérieur, au corps de l'Eglise, nos prières intimes peuvent aller à toutes les âmes qui font partie de cette âme immense de l'Eglise.

Un vaillant officier français, devenu prêtre et apôtre, et qu'on a justement appelé un *Père moderne du désert*, le père de Foucauld, porteur d'un nom honoré dans notre Bourbonnais, a passé de longues années dans le Soudan, dont jeune officier il avait appris la langue au point d'en composer un dictionnaire devenu classique pour nos officiers d'Afrique. Il s'était voué uniquement à cette forme d'apostolat qui consistait à suggérer des actes d'amour de Dieu à ces pauvres musulmans du désert, dont il ne pouvait espérer la conversion prochaine et directe au catholicisme. Il est mort martyr de cet apostolat, et quatre Soudanais se sont fait tuer pour essayer de le défendre contre les brigands du désert.

Et que de fois, en cette guerre, nos prêtres, soit dans les hôpitaux, soit dans les ambulances du front, ont eu l'occasion, en soignant des soldats, marocains ou sénégalais mourants, de leur suggérer ainsi, par de simples gestes immédiatement compris, des actes d'amour de Dieu manifestés par leurs regards reconnaissants.

L'orateur conclut en disant que nous sommes autorisés, au nom du divin Crucifié, à espérer le salut des seize musulmans, victimes de la catastrophe.

« Jésus est le meilleur ami des pauvres. Comme Dieu est charité, il aime tous les hommes, mais précisément parce qu'il est charité, il préfère les pauvres. Dans son cœur il n'y a point d'exclusion, mais il y a prédilection; et il préfère les pauvres parce qu'ils sont en effet plus aimables, dès lors qu'ils sont malheureux. La pauvreté est un titre en la charité auprès du bon Dieu.

« Jésus-Christ ne fait pas mystère de cette préférence; il la proclame et la témoigne à tout propos, sans se mettre en peine de la jalousie des riches.

« Cette prédilection n'est-elle pas comme une inclination naturelle de Notre-Seigneur? Evidemment son cœur penche de ce côté. Il est né, a vécu, est ressuscité avec elle. Sa mère était une pauvre, tous ses apôtres et ses disciples étaient des pauvres, ou s'ils ne l'étaient pas auparavant, ils le devenaient aussitôt; et c'est lui-même qui a choisi sa mère, appelé ses apôtres; la préférence venait de la prédilection.

« Quand Dieu veut faire un saint, il prédispose son sujet en en faisant un pauvre: la pauvreté fait le reste. »

LE PÈRE DE PONLEVOY.

XL[e] ANNÉE Avril-Juin 1918 N.° 439

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

SOMMAIRE:

Programme et Caractère des prochaines manifestations religieuses de 9 Juin 1918 32
Trésor spirituel 33
Le Culte du Sacré Cœur et la prochaine canonisation de la Bienheureuse Marguerite Marie . . . 35
Paroles et actes du Vén. Don Bosco 39
Extraits du nouveau Code de Droit canon: la Communion des enfants et des malades 41
Variété: Nos chefs et nos soldats chrétiens . . . 42
La rue N. D. Auxiliatrice à Séville et les petits frondeurs 44
Vie du Vén. Jean Bosco (par J. B. Lemoyne) (Suite) 45
NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO: Brésil: Une excursion sur le Haut Rio Negro et sur le Tiquié 53
Un Evêque Salésien gouverneur de province. — Un nouvel Evêque Salésien 62
LE CULTE DE MARIE AUXILIATRICE:
Grâces de Marie Auxiliatrice 63
Nécrologie 66

Programme et Caractère des prochaines manifestations religieuses du 9 Juin 1918

Le 9 Juin s'accomplit la *Cinquantième Année* de la Consécration de la Basilique de N. D. Auxiliatrice; et en ce même jour le R. P. Don Albera, Successeur de Don Bosco, célèbrera ses *Noces d'or sacerdotales*.

Les manifestations religieuses qui serviront à préparer et à commémorer cette date — doublement solennelle pour la Société Salésienne — s'accompliront comme en famille, d'après le programme suivant:

A) **La préparation:**

1) Dans le courant d'Avril, M. le Marquis Crispolti tiendra dans la Salle des Fêtes de l'Oratoire une Conférence sur le double Cinquantenaire.

2) Le mois de Marie Auxiliatrice (23 Avril - 24 Mai) revêtira un caractère de plus grande piété. C'est ainsi que le Dimanche 5 Mai, fête de S. Pie V — le Pape de la victoire de Lépante — on célèbrera dans la Basilique la « *Fête de Pape* » avec Communion générale, selon les intentions du Saint Père; et le sermon de ce jour portera sur l'éminente dignité du Vicaire de Jésus Christ.

3) Du 2 au 8 Juin, l'archevêque de Ravenne Mgr Morganti, et l'évêque de Sutri, Mgr Olivarès, donneront dans le Sanctuaire une série d'instructions en forme de retraite aux Coopérateurs de Turin.

B) **Les fêtes commémoratives:**

1) Dans le courant du mois de Mai, on inaugurera à côté du *Musée du Culte de Marie Auxiliatrice, l'Exposi-*

tion des Ornements sacrés offerts à la Basilique ou destinés aux Missions Salésiennes.

2) Un jour férié du même mois se fera aux pieds de Marie Auxiliatrice la cérémonie des adieux d'un groupe des Missionnaires qui doivent aller ouvrir une nouvelle Mission Salésienne en Chine.

3) Le Dimanche 26 Mai, réunion au Sanctuaire des enfants appartenant aux divers Instituts et Oratoires Salésiens de Turin, pour une cérémonie spécialement organisée à leur intention, suivie de Communion générale, durant la Messe célébrée par le R. P. Don Albera.

4) Le Dimanche 2 Juin, réunion analogue de divers Instituts et Patronages de jeunes filles.

5) Un *Triduum* privilégié, accordé spécialement par la S. Congrégation des Rites pour les fêtes jubilaires, sera célébré les 6, 7 et 8 Juin.

6) Le 8 Juin, présentation à Don Albera de l'Obole pour la Messe des *Noces d'or*, résultat des offrandes faites par les élèves des divers Instituts et Oratoires Salésiens et par les Dames Patronesses.

7) Le 9 Juin — 50me anniversaire de la Consécration de la Basilique de Marie Auxiliatrice — le R. P. Don Albera célèbrera la *Messe Jubilaire* à l'autel de Marie Auxiliatrice; ensuite S. Em. le Cardinal Cagliero, qui eut tant de part, il y a 50 ans, aux solennités de la Consécration, appliquera au tableau du Sanctuaire un sceptre d'or, offert par une auguste princesse espagnole. Cette cérémonie terminée, le Successeur de Don Bosco fera consécration à N. D. Auxiliatrice de toutes les Œuvres Salésiennes.

8) Le 10 Juin, Service funèbre solennel en suffrage des bienfaiteurs du Sanctuaire et des Coopérateurs Salésiens défunts.

C) Toutes ces solennités auront un double **Caractère** d'actions de grâces et de demande. Elles ont en effet pour but :

1) de remercier la Vierge Auxiliatrice des faveurs qu'elle a accordées au cours de ces cinquante années au Vén. Don Bosco, à ses successeurs, à toutes les Œuvres Salésiennes et à leurs Bienfaiteurs;

2) d'implorer d'une Mère si tendre les bénédictions célestes dont nous avons besoin à l'heure présente pour l'Eglise, la Patrie et la Famille.

TRÉSOR SPIRITUEL.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement communié, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PLÉNIÈRE:

Mai:
le 8 Apparition de S. Michel.
le 9 Ascension.
le 24 N. D. Auxiliatrice.
le 30 Fête-Dieu.

Juin:
le 24 Nativité de S. Jean Baptiste.
le 29 S. Pierre et S. Paul.

Juillet:
le 1er Précieux Sang de N. S.
le 2 Visitation de la Ste Vierge.
le 16 N. D. du Mont Carmel.

De plus, toutes les fois qu'ils réciteront cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife, ils gagneront toutes les Indulgences des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de S. Jacques de Compostelle.

LE CULTE DU SACRÉ CŒUR

ET LA PROCHAINE CANONISATION DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE MARIE

Le 17 Mars, Dimanche de la Passîon, N.S. P. le Pape Benoît XV a ordonné la lecture du décret « de tuto » concernant la canonisation de la Bienheureuse Marguerite-Marie, et un autre sur la déclaration du martyre du Vénérable Olivier Plumkett, archevêque d'Armagh, en Irlande.

Le souverain Pontife a prononcé à cette occasion un important discours où il dégageait les hautes leçons de vie chrétienne à l'adresse des catholiques du monde entier dans ce double acte du Saint-Siége.

En voici les principaux passages:

Deux voix viennent de se lever dans cette enceinte, et presque en même temps; mais deux voix si bien harmonisées, qu'elles semblent former un chant unique. Deux orateurs ont parlé ici pour rendre leurs propres sentiments et interpréter ceux d'autrui; et les espérances les vœux qu'ils ont fait entendre l'un et l'autre concordent si parfaitement, qu'il en est résulté un seul hymne à la gloire de Dieu et à l'honneur des Saints. En effet, il était juste et il allait de soi, que le postulateur de la cause de Canonisation de la Bienheureuse Marguerite-Marie laisse paraître la joie de son âme à voir le succès couronner les efforts de son zèle intelligent; mais il était également tout naturel que la reconnaissance du martyre du Vénérable Plumkett mette des accents de joie et de bonheur sur les lèvres de celui qui a la même foi et appartient à la même patrie.

Nous remercions le Seigneur de Nous avoir mis en mesure de donner aujourd'hui une nouvelle preuve de notre bienveillance à la Nation française dont Marguerite-Marie Alacoque est une gloire resplendissante et dont elle sera une protectrice pleine d'amour. Nous le remercions de Nous avoir ménagé cette occasion d'attester la gratitude de notre âme au peuple irlandais, qui fut toujours un énergique défenseur de l'Eglise catholique, et Nous ne professons pas envers Dieu une moindre reconnaissance pour Nous avoir procuré un moyen de signaler à l'estime publique l'Institut religieux en qui réside toujours vivant l'esprit de Saint François de Sales, et le collège de notre ville de Rome qui a mérité d'inscrire dans la page la plus belle de son histoire la formation Olivier Plumkett, non seulement à la sainteté du prêtre et de l'évêque, mais encore à l'héroïsme du martyr.

Ce serait poutant une erreur de croire que le Siège Apostolique, dans les décrets de Canonisation, ou de Béatification des Serviteurs de Dieu, ait simplement en vue des motifs d'ordre privé, ou qui n'intéressent qu'un groupe restreint d'individus ou de familles. Il en est tout autrement; et il faut voir dans ces documents tout autant d'actes qui renferment des enseignements et des leçons pour tous les enfants de l'Eglise. Il Nous appartient à Nous de faciliter l'intelligence de ces leçons. Et c'est une tâche bien aisée, quand il s'agit d'enseignements qui découlent des décrets à la louange de la propagatrice de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et de l'invincible martyr de l'Eglise d'Armagh.

Heureux effets du décret précédent. — La consécration des familles.

Au jour de la publication du décret relatif aux deux miracles attribués à l'intercession de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Nous avons émis un vœu (1) dont Nous nous souvenons toujours, le vœu que cette reconnaissance solennelle des prodiges opérés par Dieu à l'intercession de cette Bienheureuse serve à l'accroissement de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus: puisque la pieuse fille de S. François de Sales a reçu de Jésus lui-même la mission de faire connaître les richesses de son Cœur Divin, afin que les hommes y accourent comme à la source des grâces et au modèle des vertus. Et Nous avons lieu de louer Dieu que l'on ait vu le lien évident qui existe entre les prodiges attribués à la Bienheureuse et la dévotion au Sacré-Cœur, et qu'il s'en soit suivi un accord unanime sur la nécessité de toujours mieux seconder l'apostolat de la vierge de Paray le Monial.

C'est notamment, une joie pour notre cœur de pouvoir attester publiquement la satisfaction que nous avons éprouvée en apprenant combien est allée se développant depuis lors, l'œuvre de la consécration des familles au Sacré Cœur de Jésus. Oui, parmi les amertumes qui dès son début ont marqué notre Pontificat et à travers lesquelles il semble devoir se dérouler, le Seigneur nous a fait toujours sentir sa main paternelle. Qu'il en soit loué et remercié par tous les membres de la famille chrétienne.

Mais le décret de ce jour, par le fait qu'il met

(1) Voir à la suite l'allocution Pontificale du 6 janvier 1918, à laquelle il est fait allusion ici.

le couronnement à l'œuvre de la cause de Canonisation, est de beaucoup plus important que celui qui traitait des miracles. Maintenant, il nous faut prêter l'oreille et attendre le signal de Dieu, pour savoir s'il faut élever à l'honneur des autels l'humble religieuse de Paray, et à quel moment il convient de le faire. Toutefois, l'historien doit désormais considérer sa tâche comme terminée; le théologien et le canoniste ont suffisamment approfondi leur examen et leurs recherches; les armes se sont brisées même aux mains des hypercritiques; et il n'y a plus aucune raison de convenance extérieure à opposer à l'opinion qui affirme la possibilité de procéder en toute sécurité à la Canonisation de Marguerite Marie Alacoque. Cet événement peut donc être salué comme prochain même par ceux qui ne se laissent pas guider par une imagination trop ardente. Mais n'a-t-on pas coutume de hâter le pas à mesure qu'on approche du but? Ainsi, les dévots de Marguerite-Marie doivent d'autant plus progresser et se perfectionner dans le culte envers le Sacré-Cœur de Jésus, qu'ils voient plus prochaine la Canonisation de leur héroïne, de cette vierge dont l'apostolat a semblé devenir plus efficace, à partir du jour de la reconnaissance de ses miracles, et même à cause de cette reconnaissance.

Ce qu'il faut attendre du nouveau décret.

Nous avons déjà dit dans une autre circonstance que les fidèles ont le devoir de seconder cet apostolat, en adoptant comme personnelles toutes les saintes industries que peut inspirer l'amour envers le Cœur Divin du Sauveur. Or, du fait que le moment de la canonisation de Marguerite s'approche, ce devoir est devenu encore plus pressant, parce que *motus in fine velocior*; et il est trop impérieux, pour qu'on puisse hésiter à reconnaître le caractère d'universalité de l'apostolat qu'elle a eu à remplir. Voilà donc une importante leçon qu'est venu nous donner le nouveau décret relatif à la Canonisation de la Bienheureuse. Puissent le comprendre tous les enfants de l'Eglise; et vous, fils bien-aimés, qui avez déjà pris occasion du décret précédent pour progresser dans la dévotion envers le Sacré-Cœur, tâchez de devenir toujours plus fervents. L'approbation des miracles attribués à la Bienheureuse vous a peut-être fait prendre l'habitude de redire quelqu'une de ces prières avec lesquelles elle touchait le Cœur de son Divin Maître; eh bien, il faut que la déclaration portée aujourd'hui par l'Eglise qu'on peut désormais procéder avec sécurité à la Canonisation de la Bienheureuse vous mette dans l'âme le désir de rivaliser avec elle dans la fréquence et l'ardeur des oraisons jaculatoires, avec lesquelles elle saluait son Bien-Aimé! Le décret précédent a pu vous éclairer sur la sainteté de la dévotion au Cœur Divin; celui d'aujourd'hui doit vous le faire aimer; le premier décret a pu vous encourager à la vertu; celui-ci doit vous inspirer jusqu'à l'héroïsme dans la dévotion pratique au très saint Cœur de Jésus.

Qu'il n'y ait personne parmi vous à croire que c'est viser trop haut. Car, c'est par une disposition de la Providence que le décret relatif à la Bienheureuse Marguerite-Marie s'est trouvé coïncider avec lui qui reconnaît le fait du martyre du Vénérable Plumkett et approuve sa cause. Or, cet acte solennel contient lui aussi un enseignement pour tous les fidèles, et il nous plaît de signaler le lien qui l'unit harmonieusement à la leçon que nous avons déjà fait découler du décret qui met fin à tous les retards humains à la Canonisation de Marguerite-Marie.

Pourquoi a-t-on l'habitude de faire tenir une palme aux martyrs? Même l'homme du commun vous répondra: « C'est parce que la palme est le symbole du triomphe; et chacun sait que le martyr a dû triompher tant de la fougue de ses passions que des embûches des ennemis et de la fureur des tyrans, qui voulaient opprimer sa foi; le triomphe suppose la lutte, et la lutte n'est couronnée du triomphe que par la constance à résister et la patience à souffrir. » On comprend donc sans peine que l'Eglise en mettant une palme entre les mains du nouveau héros de la foi, entend surtout recommander à ses fidèles la vertu de la force chrétienne, Vous avez entendu lire, fils bien-aimés, le décret qui proclame le martyre d'Olivier Plumkett!.....et pourquoi ne pas dire que l'Eglise a aujourd'hui tressé la palme à mettre entre les mains du saint archevêque d'Armagh, mort pour la foi le 1er Juillet 1681?

Remarquez les filaments qui composent cette palme. Comme ils sont forts! comme ils résistent à la main qui voudrait les plier et les rompre! Ces filaments représentent la rectitude des intentions de Plumkett pendant tout le cours de sa vie; ils représentent l'intégrité de la doctrine qu'il a puisée à la pure source de Rome, qu'il a professée publiquement dans les écoles de la Propagande, et qu'il a conservée jusqu'à son dernier jour; ils représentent les liens d'amour qui le montrent uni à son prochain à Rome, chez les Oratoriens de Saint Jérôme de la Charité, comme à Dublin, au chevet d'un des siens qui va mourir; ils représentent sa constance à repousser l'ingérence laïque dans le gouvernement de son diocèse; mais par dessus tout ils sont le symbole de sa fermeté à résister aux juges de Londres, qui en menaçant de le condamner pour un prétendu crime de lèse-majesté, voulaient en arriver à l'empêcher de poursuivre son apostolat et paralyser ainsi en Irlande l'affirmation du rè-

gne de Jésus Christ. Comme elle est éloquente la leçon que nous apporte le simple examen des filaments qui compose la palme de Plumkett! Nous pourrions encore y remarquer comme entrelacées, les dernières paroles du saint archevêque d'Armagh; car elles renferment en abrégé les motifs de son martyre: « Je meurs pour ma profession, pour mon caractère, pour ma fonction. » Mais personne désormais ne voudra plus mettre en doute que comme Olivier Plumkett nous apparaît comme un modèle de force chrétienne, ainsi le décret d'aujourd'hui, en le proclamant vrai martyr de Jésus-Christ, est un puissant encouragement à l'adresse de tous les chrétiens, à demeurer fermement attachés au devoir de professer courageusement leur foi.

Il faut lutter contre le respect humain.

De nos jours, une telle leçon est fort à propos et nécessaire! Les maux si graves qui affligent la société religieuse à l'heure présente, ont principalement leur source dans le respect humain. Combien n'en voyons-nous pas qui après une jeunesse chrétienne abandonnent les pratiques religieuses, pour ne pas oser braver les moqueries d'un ami dévoyé! Combien d'hommes instruits qui n'ont pas le courage de défendre publiquement la doctrine qu'ils reconnaissent comme véritable, par peur d'être taxés d'obscurantisme par de jeunes prétentieux ou d'arrogants journalistes! Combien de magistrats et de négociants, qui par crainte d'être tournés en dérision ou d'être traités de dévots transgressent chez leurs amis ou dans les réunions publiques telles lois de l'Eglise qu'ils sont scrupuleux à observer en leur particulier ou au sein de la famille! Nous en aurions bien long à dire, si nous voulions seulement signaler les victimes du respect humain à l'heure présente. Contentons-nous d'admirer la sollicitude de l'Eglise, qui pour opposer une digue aux ravages du maudit respect humain, propose aujourd'hui à ses fils l'imitation du vaillant Plumkett.....

Mais l'autre décret, relatif à la Bienheureuse Marguerite-Marie, nous a fait songer à une forme particulière de piété pour affirmer notre foi chrétienne.

La dévotion au Sacré Cœur de Jésus, suppose, elle aussi, un triomphe sur le respect humain. Des difficultés et des obstacles, entravent trop souvent la pratique principale de cette dévotion qui est la consécration des familles au Sacré Cœur de Jésus, parce que les convenances sociales et les habitudes domestiques semblent s'opposer à l'acte nécessaire de mettre à la place d'honneur l'image du Sacré Cœur. L'esprit de force chrétienne s'impose donc aussi pour pratiquer cette belle forme de la dévotion au Sacré Cœur. »

Mais n'est-ce que point là l'esprit qui reçoit force et honneur de l'exemple du Vénérable Plumkett? La palme du martyre qu'il étreint dans sa main ne nous dit-elle pas que si les chrétiens ne sont pas tous appelés à subir des supplices comme ceux qui ont terminé les jours de Plumkett, ils doivent cependant subir le martyre qui accompagne la lutte contre le respect humain? Oui, que bénie soit l'Eglise qui vient d'unir la publication de deux décrets en si parfaite harmonie entre eux, que l'un nous donne l'occasion de pratiquer l'enseignement de l'autre, et que tous deux concourent à faire progresser le chrétien dans la voie de la vertu.

. . . . . .

Ayant achevé son discours, Benoît XV se leva pour donner la bénédiction solennelle à l'imposant auditoire agenouillé, et avec un accent où il fit passer toutes les ardeurs de son âme.

« Que la bénédiction de Dieu, prononça-il, descende abondante sur la France, qui fut le berceau de la bienheureuse Marguerite-Marie, et fasse que du pays où jaillit la première étincelle de la dévotion au Sacré Cœur parte toujours aussi l'exemple de la constance et de la ferveur en cette belle dévotion, réjouissant non seulement le cloître de la Visitation, mais la famille chrétienne tout entière.

« Que la bénédiction de Dieu soit la récompense de l'héroïque peuple Irlandais, vigoureux défenseur en tout temps de la vérité catholique et, en ce jour consacré à la gloire de son grand apôtre saint Patrice, lui fasse goûter à l'avance la joie non lointaine de pouvoir désormais se réclamer de l'intercession d'un autre fils de l'Irlande.

« Que la bénédiction de Dieu s'étende enfin à tous les fils de l'Eglise catholique, et les aide tous à ne jamais oublier l'harmonie entre les deux décrets aujourd'hui publiés par le Saint-Siége parce que si l'un affirme une théorie, l'autre en enseigne la pratique. Si la bienheureuse Marguerite-Marie réclame de nous la ferveur dans la dévotion au Sacré Cœur, le Vénérable Plumkett nous stimule par son exemple à ne nous laisser point vaincre par les difficultés que nous pourrions rencontrer en tendant au but. »

Allocution de S. S. le Pape Benoît XV à l'occasion du décret relatif aux miracles.

C'est le 6 janvier dernier qu'avait eu lieu dans une salle de Consistoire la lecture du décret sus les miracles présentés pour la canonisation de la bienheureuse Marguerite-Marie.

Sa Sainteté Benoît XV fit ressortir, dans un discours de grand souffle apostolique, le rapport étroit, entre cette cause et le développement

de la dévotion au Sacré Cœur: « Il ne se trompe guère, déclara le Pontife, celui qui, dans la bienheureuse Marguerite-Marie croit devoir considérer de préférence la mission qui lui fut confiée de propager la dévotion au Cœur très saint de Jésus. Peut-être même cette humble fille de Saint François de Sales, ne serait-elle jamais sortie du cercle restreint du monastère de Paray-le-Monial si Jésus ne l'avait pas honorée de son apparition et des suaves paroles: « Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes! »

Le Pape loua ici le postulateur, Mgr Virili, d'avoir présagé que l'approbation des miracles obtenus par l'intercession de la bienheureuse Marguerite-Marie donnerait une nouvelle impulsion à la dévotion au Sacré Cœur. Il souligna avec bienveillance l'espoir exprimé par le prélat que la parole infaillible du Chef de l'Eglise rangerait bientôt parmi les saints la fille de prédilection du Sacré Cœur, « mais parce qu'on se méprendrait, continua le Pontife, si on pensait que l'approbation des miracles attribués à l'intercession d'un serviteur de Dieu n'en facilite pas seulement, mais en rend désormais assurée la canonisation, il nous plaît de faire abstraction en ce moment du lien que la présente cérémonie peut avoir avec la satisfaction de ce désir.» L'auguste orateur insistera donc sur l'espérance que la publication du présent décret donnera un nouveau et plus grand développement à la dévotion des fidèles envers le Sacré Cœur de Jésus: « Si la Providence a paru tant retarder les miracles qui auraient hâté la canonisation de la Bienheureuse, n'est-ce pas, précisément, se demande le Pontife, parce que l'apostolat de Marguerite-Marie n'a point encore trouvé dans la généralité des fidèles la correspondance et la faveur qu'il aurait mérité?

« Avec quelle fréquence, poursuit le Pontife, tant de chrétiens n'ont-il pas continué à répéter, au moins dans leur vie pratique, la parole de ces sujets criminels dont saint Luc décrit l'ouverte rébellion contre leur Souverain: « *Nolumus hunc regnare super nos* »! En vain, la pieuse vierge de Paray-le-Monial, s'est-elle efforcée d'abord directement, puis par les continuateurs de son œuvre, de persuader le monde de l'excellence de ce Cœur qui a tant aimé les hommes; en vain a-t-elle rappelé la multiplicité de ses bienfaits jaillissant de la source inappréciable des grâces qui est le Cœur déifié; les iniquités des hommes n'ont continué que trop longtemps à confirmer cette douloureuse plainte que dans la cellule de Paray proféraient les lèvres divines: « Et pourtant ce Cœur est si peu payé de retour par les hommes. » Si l'apostolat de Marguerite-Marie n'a point encore obtenu le fruit désiré dans la mesure où il aurait pu, il ne faut pas en chercher la raison dans sa nature ou dans l'insuffisance des qualités de celle qui l'exerçait, mais sans prétendre en aucune façon soulever le voile des secrets divins que Nous vénérons en agenouillant devant eux notre esprit, il Nous semble qu'on ne saurait être taxé d'erreur, si on suppose que la pleine glorification de Marguerite-Marie a été réservée par Dieu au temps où la mission confiée à celle-ci de propager le culte du Sacré Cœur, apparaîtra plus féconde en fruits. Cette simple expression de notre pensée suffira, croyons-Nous, pour que les âmes anxieuses d'honorer en Marguerite-Marie Alacoque la couronne des saints sentent naître en elles spontané et croître avec vivacité le désir de voir se multiplier rapidement les fruits de cette mission.

« Comme est beau et opportun un tel désir! Nous souhaitons toutefois qu'en l'accueillant, chacun y ajoute aussi le propos de s'appliquer lui-même, à faciliter la multiplicité désirée des fruits que nous pouvons attendre de la dévotion au Cœur très saint de Jésus.

« Mais à vous, fils bien-aimés, Nous ne voulons pas cacher qu'aujourd'hui notre cœur s'ouvre à la chère espérance que notre âge, jusqu'ici oppressé par d'infinies misères, trouvera son salut en une plus docile correspondance à l'apostolat imité de celui de Marguerite-Marie. Nous rendons gloire à Dieu et reconnaissons que sont désormais tombés dans le mépris commun les sarcasmes qu'autrefois de prétendus sages osaient lancer contre la doctrine qui revendique pour le Cœur de Jésus le culte dû à tous les membres d'une personne divine. Nous rendons gloire à Dieu et constatons qu'il s'est extraordinairement accru le nombre des associations qui ont pris le nom du Sacré Cœur. Que notre louange monte vers Dieu et reconnaisse les prodiges de charité que, en union avec le Cœur divin, et par ses mérites, accomplissent les intrépides missionnaires, en des régions lointaines, ou de timides religieuses parmi nous dans les hôpitaux.

« Mais en manière toute spéciale et avec des accents de la plus vive gratitude, Nous louons Dieu de l'admirable diffusion qu'à prise l'œuvre très sainte de la consécration des familles chrétiennes au Sacré Cœur de Jésus. Ah! si toutes les familles se consacraient au divin Cœur, et si toutes remplissaient les obligations résultant d'une pareille consécration, le règne social de Jésus Christ serait assuré, et Nous Nous en réjouissons tellement qu'il Nous plaît d'estimer moins éloigné le jour de la canonisation de la bienheureuse Marguerite-Marie. Si de sa canonisation, en effet, doit suivre une plus complète diffusion du culte du Sacré Cœur, qui donc ne voudra point hâter, par ses désirs et par ses actions ce culte si excellent? L'aube laisse entrevoir ce que sera le midi, et Nous qui dans cette très louable pratique de la consécration des familles au Sacré Cœur

saluons l'aube de ce midi si désiré où la souveraineté du Christ Jésus sera reconnue de tous, nous répétons avec une confiante allégresse la parole de saint Paul: « *Oportet illum regnare: Il faut qu'il règne.* »

Benoît XV montre ensuite, en analysant leurs circonstances, comment les miracles aujourd'hui proclamés contribueront au développement de la dévotion au Sacré Cœur. Il y fait voir une invitation de Dieu même à seconder l'apostolat de la pieuse vierge de Paray-le-Monial.

Le Saint-Père, se levant de son trône, avec un accent solennel, termina en disant: « Nous appelons l'abondance des célestes bénédictions sur tous ceux qui s'appliquent saintement a promouvoir la plus grande gloire de Marguerite-Marie Alacoque. Qu'ils entrent les premiers en jouissance de notre souhait ceux qui ont assisté à la cérémonie d'aujourd'hui. Mais notre cœur en ce moment va plus loin que notre regard. Il va trouver les fidèles réunis aujourd'hui avec les très digne évêque d'Autun, dans le sanctuaire de Paray- le-Monial, et aussi les pieuses élèves de tous les monastères de la Visitation, rassemblées en cette heure même autour des saints autels, et aux uns et aux autres il étend la bénédiction apostolique. Que cette bénédiction soit vraiment salutaire. Qu'elle stimule tous les fidèles à se préparer la nouvelle gloire de Margu rite-Marie, en concourant à rendre efficace sa sublime mission et à propager la dévotion au Cœur très saint de Jésus.

PAROLES ET ACTES DU VÉN. DON BOSCO

Sa prédiction au sujet du Bienheureux Benoît Joseph Cottolengo.

On a pu lire dans le Bulletin *de Juillet* 1917, *la prédiction de Don Bosco relativement à la future canonisation du Bienheureux Cottolengo. Or le témoin à qui nous devions ce détail a bien voulu donner encore quelques particularités dont nous serions fâchés de priver nos lecteurs.*

Nous étions à l'automne de 1865; j'avais 8 ans révolus. Don Bosco accompagné d'une bande de ses marmots, traversait Chieri, musique en tête, pour se rendre aux Becchi et y célébrer la fête du Rosaire. Quand il arrive devant chez moi, il commande *halte* à sa troupe et vient nous saluer. A ce moment j'étais en train de faire mes devoirs de classe. Mais quelle joie pour mes parents de voir Don Bosco et surtout pour mon frère Dominique, théologien de 2me année, ancien élève de l'Oratoire, et que Don Bosco avait toujours eu en grande affection! Après échange de salutations, il fixe son regard scrutateur sur mes yeux grands ouverts,

— Comment t'appelles-tu? me dit-il.

— Augustin!

— C'est un beau nom! En quelle classe es-tu?

— En troisième année!

— Très-bien! travaille avec courage, et dès que tu auras été admis en 4me année, viens avec moi à Turin, à l'Oratoire, tu sais; tu y rencontreras beaucoup d'amis, et ça marchera!.....Tu pourras continuer tes études, et puis on verra ce que le bon Dieu voudra faire de toi!

Cet entretien je n'ai pu l'oublier; et ma sœur aînée qui vit encore s'en souvient aussi.

L'année suivante au mois d'août, après avoir subi l'examen d'admission en 4me année, j'arrive à l'Oratoire où je me mets au latin, et j'y suis resté jusqu'en août 1872, quand j'ai pris la soutane.

Ma mère avait connu personnellement le Chanoine Cottolengo; elle en avait admiré les vertus et elle l'invoquait comme un Saint; si elle avait assisté à ses funérailles, elle l'avait fait avec l'espoir de mériter son assistance plutôt que pour lui procurer des suffrages; aussi me chargeait-elle d'un message dont je ne compris pas alors l'importance. Elle voulait que je demande à Don Bosco si *le Chanoine Cottolengo serait béatifié et bientôt.*

Béatifié! Ce mot était de l'hébreu pour moi; aussi peut-on bien croire qu'il me fallut le répéter plus de cent fois pour me le graver dans la mémoire et ne pas l'oublier!

J'arrive donc à l'Oratoire, et en me présentant à Don Bosco pour la première fois, j'avais bien peur de m'embrouiller dans ma demande; mais Don Bosco avec la douceur de son regard et l'affabilité de ses manières, me délivre de mon anxiété, et je lui adresse en toute simplicité la question que ma mère m'a chargé de lui faire.

— *Bien sûr,* me répond-il sans hésiter, *le Chanoine Cottolengo sera béatifié; mais ni ta maman ni moi ne le verrons; toi, tu le verras!*

Que de prédictions dans ce peu de mots! Ma maman étant venue me voir je lui fais part de

la réponse, et puis je ne sais comment, je l'ai oubliée pour ne m'en souvenir qu'en janvier 1892, dans des circonstances singulières, au cours d'une maladie qui faillit me conduire au tombeau. Je ne m'en étais pas souvenu à la mort de ma mère le 30 septembre 1870, ni à celle de Don Bosco, le 31 janvier 1888!

J'étais donc à Giaveno en janvier 1892 et je prêchais les quarante Heures à la Confrérie du Jésus, quand je fus atteint d'un érysipèle à la face. Je prêche le dimanche, je le fais encore le lundi, quoique déjà tourmenté de la fièvre; mais après ce second sermon, je devais me mettre au lit, et on envoyait chercher le médecin.

Au bout de peu de jours je me voyais réduit à l'extrémité. Le médecin qui me soignait avec une tendresse toute paternelle, qui m'avait fait quatre visites dans la seule matinée de 22 janvier, et qui craignait que le dénouement fût proche, avertit le Curé de la paroisse; et celui-ci vient me préparer au grand passage. Il me parle de la fête des Epousailles de la Sainte Vierge qui tombe le lendemain et de l'édification que je vais procurer à toute la paroisse; il me promet la protection de la Sainte Vierge en qui il m'exhorte à remettre ma volonté, pour la conformer à celle de Dieu. En même temps, il télégraphie mon état à ma famille.

A toutes les exhortations de ce digne ecclésiastique, je répondais par un acquiescement absolu: *Mais certainement! Bien volontiers!*

Mais à la fin, voilà que j'ajoute sans m'en rendre compte:

— *Dites donc! Est-ce qu'on a déjà béatifié Cottolengo?*

Une demande si imprévue et si incompréhensible fait conclure au Curé qu'il n'y a pas de temps à perdre; sans tarder davantage, il me confesse et m'apporte le saint Viatique.

Il était 11 h. 45, quand la cérémonie s'achevait. A peine avais-je fait la sainte Communion que je m'endors pour ne me réveiller que vers les 3 h. sans aucune fièvre et avec l'air de quelqu'un qui entre en convalescence. La prédiction de Don Bosco se vérifiait. Le médecin et tous ceux qui étaient à la cure, ainsi que ma sœur qui venait d'arriver de Chieri n'en pouvaient croire leurs yeux.

C'est au cours de ma convalescence que le Curé se mit à me parler de mes divagations durant la maladie, et de mon étrange question: *Est-ce qu'on a déjà béatifié Cottolengo?*

A ces paroles, il se fait dans mon esprit comme une lumière soudaine; je me rappelle la réponse de Don Bosco en 1866; bien plus, il me semble l'entendre qui me répète comme autrefois: *Bien sûr, il sera béatifié, il sera béatifié; mais ni ta mère ni moi ne le verrons; toi, tu le verras!* Et je raconte le fait. Le curé comprend alors que cette demande pendant mon délire n'était autre chose que le réminiscence de la prédiction du Vénérable Don Bosco.

Au bout de peu de jours j'étais tout à fait rétabli, et je pouvais reprendre mes occupations ordinaires à la paroisse et à l'Hôpital dont j'étais l'aumônier; mais je me n'avais plus de repos. Il me semblait entendre constamment la voix de Don Bo co qui me disait de venir trouver Don Lemoyne, pour lui exposer ce qui s'était passé entre le Vénérable et moi en 1866, et ce qui venait d'arriver au cours de ma maladie. J'ai suivi cette inspiration. Dès que je l'ai eu fait, j'ai retrouvé le calme. Et maintenant, heureux d'avoir rendu gloire à Dieu, et d'avoir apporté ma contribution documentaire à la vie de ce saint personnage — qui ne saurait tarder à être glorifié — c'est avec joie profonde qu'en ce 30me anniversaire de son heureux passage à une vie meilleure, je donne cette relation pour confirmer ce que le *Bulletin* a publié en juillet 1917.

Chanoine AUGUSTIN PARIGI.

Moncalieri, le 31 Janvier 1918.

Une guérison instantanée.

Quoique un peu tard, je me sens en devoir d'envoyer cette relation à l'honneur de Don Bosco.

C'était en 1869 ou 1870, je ne me le rappelle pas exactement; j'étais encore tout enfant, et il y avait déjà plus de deux ans que je souffrais d'un mal d'yeux assez grave. Les médecins avaient mis en œuvre tout ce que la science leur inspirait, mais sans résultat. A la fin ils disent à mon père que j'ai déjà un œil de perdu et qu'il conviendrait de me conduire à Turin auprès du professeur Sperino, pour voir s'il est encore temps de sauver l'autre.

Mon père fait sans retard ce que les médecins lui ont conseillé; mais une fois à Turin, les spécialistes nous déclarent qu'il est trop tard; ils ajoutent que cependant je peux rester: on va voir s'il y a encore quelque chose à faire.

Je reste donc, et il y avait déjà quatre mois

que je me trouvais dans cette maison de douleur sans que mon état se fût sensiblement amélioré. Chez moi, j'avais déjà entendu parler du grand serviteur de Dieu, Don Bosco, et je désirais vivement le voir. Il m'est enfin donné de l'approcher; je me jette à ses pieds, je lui dis que je souffre des yeux depuis longtemps, que je lui demande sa bénédiction, pour pouvoir bientôt retourner dans ma famille. Il élève la main, me bénit, me donne une médaille de N.D. Auxiliatrice, et il ajoute: « Ayez confiance en la Sainte Vierge, et vous guérirez. Ce matin, il en est venu ici un qui n'y voyait pas du tout, et quand il est reparti, il y voyait parfaitement bien. »

Je puis en dire autant pour moi; de retour à l'hôpital, je me demande si je rêve ou non; j'y vois non seulement d'un œil, mais de tous les deux. Je demande aux docteurs si, étant donné que je me sens mieux, je peux m'en retourner chez moi; ils répondent que si. Je pars donc. Mes parents ne comprennent rien à mon état: il n'y a plus aucune différence entre l'œil malade et l'autre. Mais une fois que je leur ai eu parlé de ma visite à Don Bosco, ils ont cru comme moi au miracle, et depuis cette époque, j'ai toujours eu une vue excellente, si bien que maintenant, malgré mon âge assez avancé, je puis lire et écrire sans lunettes.

Par cette relation, je crois accomplir un devoir, car les saints tiennent eux aussi à ce qu'on leur soit reconnaissant.

CATHERINE BONORA.

Finalmarina, le 1er Janvier 1918.

Une vocation tardive.

J'ai eu occasion de rencontrer dans une réunion un excellent curé du diocèse de Gênes, M. l'abbé François Campora, archiprêtre de Pareto. Au cours de l'entretien, on s'est mis à parler de l'apostolat des Salésiens, sous la protection de la Vierge Auxiliatrice qui les bénit visiblement, tandis que le Vén. Don Bosco les assiste du haut du ciel, dans leur sollicitude pour la jeunesse. Comme je nommais Don Bosco, le pieux ecclésiastique m'interrompt avec une aimable franchise et me dit avec une expression de cordiale reconnaissance:

— Je l'ai connu ce saint prêtre, et je lui ai parlé plusieurs fois!

Et il me raconte ce qui suit:

— On était à la fin de 1886; je faisais mon service militaire à Turin. Comme je me sentais appelé à l'état ecclésiastique, je demande à mon curé une lettre de recommandation pour Don Bosco. Je me présente avec cette lettre. Le secrétaire m'introduit auprès du Vénérable. Quelle ravissante impression j'ai éprouvée à ce moment! Jamais ne le pourrai l'oublier. Il était assis dans sa chambrette, le visage souriant. D'une voix affaiblie, mais claire, paternelle et affectueuse, il m'invite à m'asseoir, et en même temps, il dit à son secrétaire de lire la lettre que j'avais présentée. Il écoute les yeux fermés. La lecture achevée, il me fixe avec son regard doux et pénétrant; puis, en scandant en quelque sorte les mots, il me dit: — Voilà qui est bien! Je suis content, parce que tu es soldat; tu es déjà caporal; tu sais ce qu'est la vie, et avec tout cela tu te décides à embrasser l'état ecclésiastique. Car, vois-tu, je suis convaincu que pour les enfants qui se destinent au sacerdoce, à peine le vingt pour cent arrivent au terme; au contraire, on peut dire que la proportion est de quatre-vingt-dix pour cent avec les adultes. Je ferai mon possible pour te venir en aide. — Et il me mit sous la direction d'un étudiant en théologie, pour prendre des leçons de latin à mes heures libres.....

Voilà ce que le digne archiprêtre m'a raconté.

Et moi, je dois ajouter que l'ancien caporal devenait au bout de quelques années un parfait séminariste, pour être enfin un excellent prêtre. Cela soit dit à la gloire du Vénérable.

PIERRE MARTINETTI, *Curé de Garbana.*

Octobre 1917.

Extrait de nouveau Code de Droit canon.

La Communion des enfants et des malades.

Le nouveau Code de droit canonique reproduit, précise ou modifie les dispositions antérieures. Voici le texte du canon 854 concernant la communion des enfants:

§ 1. Les enfants, qui, à cause de la faiblesse de leur âge, n'ont encore ni la connaissance, ni le désir de ce sacrement, ne doivent pas recevoir l'Eucharistie.

§ 2. « En danger de mort », pour que la très sainte Eucharistie puisse et doive être administrée aux enfants, il suffit qu'ils sachent distin-

guer le corps du Christ d'un pain ordinaire et l'adorer avec respect.

§ 3. « Hors du danger de mort », une plus grande connaissance de la doctrine chrétienne et une préparation plus soignée est à bon droit requise, à savoir: comprendre, dans la mesure de leur capacité, au moins les mystères nécessaires de nécessité de moyen pour le salut, et approcher de la très sainte Eucharistie avec la dévotion qui convient à la faible mesure de leur âge.

§ 4. « Le confesseur et les parents », ou ceux qui tiennent la place des parents, seront juges si les enfants sont suffisamment préparés à la première Communion.

§ 5. « Le curé » a la charge de veiller, au besoin par un examen, si dans sa prudence il le juge utile, que les enfants n'approchent pas de la sainte Table avant d'avoir un véritable usage de la raison ou sans disposition suffisante; de même, il a charge de veiller à ce que les enfants, qui ont atteint l'âge de raison et qui sont suffisamment disposés, soient le plus tôt possible, nourris de ce divin aliment.

A propos de la communion des malades:

1. « Le jeûne eucharistique des malades » (canon 858).

Les malades qui depuis un mois sont au lit sans espoir certain de guérir bientôt, peuvent, sur avis d'un confesseur éclairé, recevoir la très sainte Communion, une ou deux fois par semaine, quand bien même ils auraient pris auparavant quelque médicament ou autre chose par manière de boisson.

2. « Les malades et le saint Viatique » (canon 865).

On ne doit pas tarder trop à donner le saint Viatique aux malades; et ceux qui ont charge d'âmes doivent veiller avec grand soin à ce que les malades le reçoivent en pleine connaissance.

3. « Les moribonds et la Communion » (canon 864).

§ 1. En péril de mort, de quelque cause qu'il provienne, les fidèles sont obligés en conscience de recevoir la sainte Communion.

§ 2. Quand bien même ils auraient déjà communié ce jour-là, il faut vivement engager à communier une seconde fois ceux qui se trouvent en péril de vie.

§ 3. Tant que dure le danger de mort, il est permis et excellent, sur avis d'un sage confesseur, de recevoir le Saint Viatique plusieurs fois, mais pas le même jour.

VARIÉTÉS

Nos chefs et nos soldats chrétiens.

Notre Confrère, M. l'abbé Mathias, a bien voulu nous écrire pour le Bulletin, *les faits suivants dont il a été le témoin ému:*

Le capitaine Jousset.

Nous nous préparions à l'attaque de l'Aisne du 23 octobre 1917.

Un beau matin vers les 6 h., j'aperçois le Capitaine Jousset qui venait à ma rencontre.

— Auriez-vous une petite minute à me consacrer? me dit-il.

— Je suis toujours à votre disposition, mon capitaine, lui ai-je répondu; et nous nous éloignons quelque peu.

— Je suis tourmenté, me dit-il; je n'ai pu reposer cette nuit. J'ai reçu hier soir très tard, mon affectation pour N.... comme commandant d'un détachement de gardes forestiers... Or, demain ou après-demain nous devrions partir à l'attaque; que me conseillez-vous de faire?... Partir ou remettre mon départ après l'attaque?...

Je restais cloué sur le terrain, fixant mon brave officier, sans avoir la force de prononcer un seul mot. Je connaissais l'homme et je comprenais la lutte qui était engagée au fond de son âme entre le chrétien et le père de famille.

Je ne me sentais pas de lui répondre sans avoir pris le temps de réfléchir; le cas était assez complexe.

— Mon capitaine, lui ai-je dit enfin; je n'ai pas encore célébré. Vous assisterez au St Sacrifice; vous communierez, et nous demanderons ensemble au St Esprit de nous éclairer.

Nous nous dirigeons alors vers notre petite chapelle provisoire dans un religieux silence. Puis, je recommande aux amis qui étaient venus assister à la Ste Messe de prier selon mes intentions.

— Eh bien? me fait-il après l'action de grâces.

— Le bon Dieu ne se fait pas si facilement entendre, mon capitaine. Voulez-vous que nous examinions un peu les choses chrétiennement et avec calme?... Il ne faudrait certes pas tenter le Seigneur!...

— Voilà, reprend-il, ce que je crains; je ne

voudrais pas, en restant, tenter la Providence, qui pourrait se servir de ce moyen pour m'éloigner du danger; mais d'autre part... Et il s'arrête un instant... Le bon exemple!... Que diront mes hommes?...

C'était le point délicat. Il savait que tous ses hommes l'aimaient, le vénéraient, que tous admiraient en lui le chef chrétien, l'homme du devoir. Il leur avait donné si souvent l'exemple de l'abnégation et du sacrifice. Il craignait qu'on puisse dire: « Au moment du danger il se met à l'écart. Voilà les chrétiens!... » La bonne cause n'en souffrirait-elle pas?

Pendant un bon moment nous avons pesé ensemble les responsabilités qu'il avait envers sa famille et envers ses hommes, comme chef et comme chrétien.

— Ne vais-je pas exposer davantage mes hommes en les quittant aujourd'hui? Ils auront pour l'attaque un nouveau chef qu'ils ne connaissent pas, qui n'aura pas le temps d'étudier le plan d'attaque comme j'ai pu le faire moi-même?!... — Et il s'arrête.

— Allons, mon père, qu'est-ce qui plaît davantage au Bon Dieu?

— Ce n'est pas facile à décider, lui ai-je répondu fort embarrassé.

— Qu'est-ce qui est plus méritoire, héroïque, enfin?...

Il lut ma réponse dans mon regard.

— Eh bien! c'est entendu, je reste, me dit-il en me serrant fortement la main.

*
* *

Quelques jours après, le 23 octobre, à 5 h. 15, du matin, nous partions avec un élan merveilleux. En un instant nous franchissions les lignes ennemies, et avant l'heure nous arrivions au ravin de Gobinaux. En face de la ferme St Guilain, des carrières Thomas, plusieurs mitrailleuses boches nous avaient déjà fauché quelques hommes, lorsque le capitaine qui avait pour mission de nettoyer le ravin avec sa compagnie, s'écrie, le revolver au poing: « En avant, mes enfants! ». Il n'avait pas fait deux pas, qu'une balle l'atteignait à la tête.

Pas un soupir, ni un geste: il tombait sur le coup.

Le matin, de très bonne heure, à 3 h., il avait communié, et s'était offert à son divin Sauveur. Il avait mis ses gants. « On aurait dit qu'il allait à la fête, me disait un ami. »

Un officier, tombé blessé à côté de lui, disait à celui qui le pansait: « Ils ont tué mon capitaine; il faut les tuer tous. Qu'on ne me parle jamais mal de cet homme; il a été merveilleux. »

Oui, il a été merveilleux! Il avait eu peur de tenter la Providence qui aurait pu se servir de sa nouvelle affectation pour l'éloigner du danger. La Providence, j'en suis sûr, lui offrait une occasion de mériter le titre et la couronne des héros.

Du haut du ciel, où l'a introduit le sacrifice qu'il a fait de sa vie, uniquement pour le bon exemple et la bonne cause, il intercède pour ceux qui obéissent à sa dernière volonté: « A mes parents, à ma sœur, vous direz que mon désir est qu'ils ne me pleurent pas, mais qu'ils se réjouissent que Dieu m'ait accordé la grâce de mourir dans de telles conditions. »

Le caporal Besson.

Au cours de cette même attaque du 23 octobre 1917, après avoir presque franchi tous les obstacles, nous tombions sous le feu d'une mitrailleuse ennemie. Nous étions arrêtés en partie. Le commandant du Bataillon appelle le capitaine Rondot: « Coûte que coûte, dit-il, il faut en finir avec cette mitrailleuse. » Le jeune et brave officier appelle un de ses caporaux. « Besson, lui crie-t-il, amenez-vous avec deux hommes et nettoyez-moi ça. »

Le caporal se coucha par terre et en rampant réussit à déboucher au dessus de l'abri où logeait la mitrailleuse.

Une grenade, puis deux, puis trois, et il sautait sur l'engin, vidait dans l'abri une caisse de grenades boches, obligeant le commandant allemand et tout son état-major qui s'y était réfugié à se rendre.

Le lendemain, le brave caporal recevait sur le champ de bataille la médaille militaire et la croix de guerre avec palme. Je m'approche pour le féliciter.

« Vous me connaissez bien, me dit-il, hein! J'ai fait mon acte de contrition, lorsque le capitaine m'a donné l'ordre de nettoyer l'abri, et je croyais bien ne plus vous revoir. J'étais tout de même tranquille. J'avais bien fait une prière, et quand je suis parti à l'attaque, je suis parti comme quand je vais à messe. »

C'était le sentiment du devoir qui lui dictait cette magnifique expression. Avec la même simplicité avec laquelle il savait obéir au *devoir* quand il s'agissait d'aller à la messe, de prier Dieu, il lui avait obéi au moment où il fallait se comporter en héros.

La Rue N. D. Auxiliatrice à Séville
et les petits frondeurs.

Le conseil municipal de Séville, au cours de sa séance de 21 Décembre dernier a approuvé à l'unanimité la pétition du Conseil Féminin de l'*As ociation des dévots de Mari: Auxiliatrice*, qui demandait que la rue *Arrebolera* soit désormais appelée « *rue Marie Auxiliatrice* »

C'est là un nouvel hommage que la noble cité mariale rend à la Reine du ciel! Un jour elle l'a exaltée *Immaculée*; aujourd'hui elle reconnaît plus que jamais la nécessité de son assistance. Aussi, afin que sa population apprenne à regarder vers elle comme vers une puissante médiatrice, à s'adresser à elle dans toutes les nécessités, les épreuves et les peines de l'existence, elle a voulu que le peuple ait constamment devant les yeux le titre de « *Marie Auxiliatrice.* »

Cette invocation bénie est déjà populaire à Séville, à cause du grand nombre de grâces qu'elle a fait obtenir. De sorte que si elle est maintenant gravée sur la pierre, c'est surtout dans le cœur de tous les habitants de Séville qu'elle va désormais être inscrite, surtout dans le cœur de ces milliers d'ouvriers qui matin et soir passent par la rue *Marie Auxiliatrice.*

L'inauguration du nouveau nom a été l'occasion d'une manifestation de foi.

L'hommage qu'on vient de rendre à la Madone de Don Bosco est un acte de reconnaissance. En effet, lorque, en 1892, les fils de D. Bosco venaient établir leurs tentes près de la *rue Arrebolera*, les pierres lancées par les gamins des rues volaient furieuses de toutes parts; et c'est Marie Auxiliatrice qui en rendant les frondeurs assidus au Patronage, changeait leurs habitudes, en faisait ses petits amis, et sortait processionellement chaque année avec eux, tous les 24 Mai, acclamée et bénie de tout le quartier.

***

Voici à ce propos un témoignage de D. Rua, que nous rencontrons dans une monographie publiée en 1889, à l'occasion de l'inauguration de l'Institut Salésien de Bologne, où Don Rua s'était rendu à son retour d'Espagne.

« Je me persuade tous les jours davantage que les patronages sont appelés à faire un bien considérable dans les villes, et j'en ai eu des preuves. » Je viens de passer dans un faubourg de Barcelone, où il y a quelques années régnait l'immoralité et l'irréligion, même parmi les enfants. A l'exemple de leurs aînés, ils insultaient grossièrement les passants, et rendaient souvent nécessaire l'intervention de la force publique. Or, j'ai trouvé là une population tranquille et digne, des enfants bruyants et ardents au jeu, mais respectueux envers le prêtre qu'ils saluent et abordent avec confiance. Ces braves gens attribuent un changement si extraordinaire au Patronage Salésien qui depuis quelques années fonctionne régulièrement au milieu d'eux, et ils bénissent cette institution, qui par le moyen de l'instruction donnée aux enfants étend son influence sur les parents et sur toute la famille.

« Dans un village j'ai été reçu par une foule d'enfants de tout âge et de toute condition; et cette escorte d'honneur d'un nouveau genre m'a suivi au moins trois kilomètres au milieu des cris de joie et des signes d'estime et d'affection les plus sincères.

« *Dans un faubourg de Séville*, il m'a été donné de contempler un tableau qui m'a touché profondément. Autrefois, dans ce faubourg, les enfants étaient divisés en deux factions; on se battait souvent avec la fronde qu'ils sont très adroits à manier. Les agents de ville cherchaient bien à intervenir; mais c'était peine perdue: plus d'une fois il est même arrivé que les deux factions se réunissaient contre eux pour les mettre en fuite. C'étaient des scènes sauvages et sanglantes. On vit alors la nécessité de donner une formation chrétienne à cette jeunesse sans guide. Un patronage était ouvert et tous ces enfants d'accourir, pour s'y amuser. Au bout de quelques mois, on en voyait les heureux effets. Comme trophée de la victoire que l'éducation religieuse avait remportée sur ces cœurs sauvages et indomptés, on suspendait autour de l'image de Marie, dans la chapelle de l'Oratoire *trois cents frondes*, dont se désarmaient volontairement les petits convertis, après avoir abandonné un jeu si dangereux par, amour envers la Sainte Vierge. Il me semble que c'est là une bien belle page de l'histoire des Patronages.

VIE DU VÉNÉRABLE JEAN BOSCO

Par l'Abbé J. B. LEMOYNE

PRÊTRE SALÉSIEN

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE X (Suite).

Aussi Don Bosco disait-il avec S. Paul: « Laissez-moi aller là où le bon Dieu m'appelle. Il est tout-puissant; c'est lui qui abat et relève. Il saura bien restaurer mes forces et me donner la santé dont j'ai besoin. Et puis, devrais-je succomber sous le faix, qu'importe! *Nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosorem quam me* (1). Je n'ai pas peur de ce que vous me dites, et je ne regarde pas ma vie comme plus précieuse que mon ministère; au contraire, je serais même bien aise de mourir au service de la jeunesse. »

En présence de cette résolution, où ils voient l'expression de la volonté céleste, Don Cafasso et Mgr Fransoni lui permettent eux aussi de revenir à l'Oratoire, tout en lui recommandant de se contenter pour les premiers temps de faire simplement acte de présence, sans se remettre expressément au travail.

D'autre part, le Vénérable voyait qu'en revenant à Turin, il lui faudrait maintenant prendre domicile à la maison Pinardi. C'était un endroit peu sûr, et il ne convenait pas qu'il y demeure seul. Mais qui prendre avec lui ?

— Fais donc venir ta mère, lui dit le Curé de Châteauneuf, Don Cinzano.

Don Bosco hésitait pour deux motifs. Le premier, la vie de privations qu'il allait lui imposer dans un endroit où elle devrait changer toutes ses habitudes; le second, c'était de lui proposer une occupation où elle serait en quelque sorte sous sa dépendance. Pour Don Bosco, tout comme pour son frère Joseph, leur mère était tout, et ils étaient habitués à regarder comme une loi son moindre désir. Mais malgré tout, après avoir beaucoup prié et beaucoup réfléchi, il voit que c'est l'unique parti à prendre, et il se dit:

— Ma mère est une sainte, je puis bien lui faire cette proposition.

Maman Marguerite demeure un moment toute pensive, puis elle répond:

— Mon cher enfant, tu peux bien t'imaginer la peine que j'éprouve à laisser cette maison, ton frère et tant d'êtres chéris; mais si tu crois que cela doive être agréable à Dieu, je suis disposée à te suivre.

A la première nouvelle que Don Bosco allait partir pour Turin avec sa mère, tout le voisinage s'émeut. Il y avait là dans les fermes bon nombre d'enfants qui, gagnés par les manières affectueuses de Don Bosco, n'attendaient que le Dimanche pour passer quelques heures avec lui.

Leurs parents, les mamans surtout, avaient caressé l'idée que le jeune prêtre allait pour toujours rester au milieu d'eux; mais voilà qu'il va partir et pour toujours; alors on va vers l'humble demeure, et on met en œuvre, pour le retenir, toute l'éloquence que la reconnaissance et l'affection peuvent inspirer.

Les petits-fils de Marguerite pleurent aussi à chaudes larmes en la voyant abandonner l'humble hameau; mais la courageuse femme les console en leur faisant espérer qu'elle reviendra bientôt les voir, et la voilà en route pour Turin avec son fils.

Elle portait une corbeille qui contenait son linge et quelques objets des plus indispensables. Le Vénérable avait quelques cahiers, un missel et son bréviaire (1). Ils voyageaient tous deux

(1) Je ne crains aucune de ces choses et je regarde pas ma vie comme à plus haut prix que moi-même. (Actes des Apôtres, XX, 24.

(1) Dans ce bréviaire le Vénérable renfermait une sorte de plan de vie qu'il voulait toujours avoir devant les yeux. C'étaient un certain nombre de feuillets détachés servant de signets et sur lesquels il y avait des maximes extraites de l'Ecriture Sainte, des Saints Pères et de quelques poètes italiens. Il s'en est servi pendant au moins quarante ans, et après sa mort on les a retrouvés dans le bréviaire qui était sur son bureau. Les voici avec leur traduction:

Maximes extraites de l'Ecriture Sainte: 1. *Omnia flumina intrant in mare et mare non redundat.* Eccl. I, 7. Tous les fleuves entrent dans la mer et la mer ne déborde pas. — La Providence pourvoit à tout.

2. *Bonus Dominus et confortans in die tribulationis.* Nahum I, 7. Le Seigneur est bon et il fortifie au jour de la tribulation. — Confiance en Dieu.

3. *Longe fac a muliere viam tuam et ne appropinques foribus domus ejus.* Prov. V, 8. Ecarte-toi de la femme et n'approche pas des portes de sa maison. — Fuite des occasions.

4. *Accipite disciplinam meam et non pecuniam: doctrinam magis quam aurum eligite.* Prov. VIII, 10. Acquérez mon enseignement plutôt que les richesses et préférez la science à l'or. — Détachement des biens de la terre.

5. *Cognovi quod non esset melius nisi lætari et facere bene in vita sua.* Eccl. III, 12. J'ai reconnu qu'il n'y a rien de mieux que d'avoir la joie et de faire du bien en

à l'apostolique, c'est à dire à pied, s'entretenant de Dieu et de son service. A Chieri, ils font une halte chez l'avoué Valimberti, dont la famille était en relations intimes avec celle du serviteur de Dieu, et une fois restaurés, ils reprennent la route de Turin.

Nos deux voyageurs arrivent enfin au Rond-Point, c'est à dire là où actuellement le Cours Valdocco se termine sur le Cours Regina Margherita; mais avant d'arriver ainsi à destination, ils font une rencontre qui vaut la peine d'être mentionnée. C'est l'abbé Vola, un prêtre plein de zèle qui souvent était venu aider le Vénérable à faire le catéchisme ou à surveiller les jeux. Il ne songe d'abord qu'à féliciter Don Bosco d'avoir recouvré la santé; puis il regarde de plus près Don Bosco et sa mère et leur dit:

— Mais comment se fait-il que vous soyez si harassés et si couverts de poussière?

— C'est que nous arrivons du pays.

— Mais pourquoi venir à pied?

— Parce que nous manquons de ça. — Et Don Bosco en souriant fait le geste familier de glisser le pouce sur l'index.

— Et maintenant où vas-tu rester?

— J'ai ici ma mère avec moi et nous allons nous établir dans la maison Pinardi, près de l'Oratoire.

— Mais quelles ressources as-tu pour t'installer? Tu es privé de ton emploi, tu n'as plus de traitement; comment faire pour vivre en cette ville?

— Tu me fais là une question à laquelle je ne saurais guère répondre en ce moment. En tout cas, nous nous mettons entre les mains de Dieu; et nous espérons qu'il nous viendra en aide.

— Y a-t-il quelqu'un pour vous attendre là-bas?

— Non, personne.

cette vie. — Joie qui prend sa source dans la paix du cœur.

6. *Honora Dominum de tua substantia... et implebuntur horrea tua saturitate, et vino torcularia tua redundabunt.* Prov. III, 9. Honore le Seigneur avec tes biens, et tes greniers seront combles, tes pressoirs regorgeront de vin. — Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité.

7. *Si est tibi intellectus responde proximo tuo: sin autem, sit manus tua super os tuum, ne capiaris in verbo indisciplinato et confundaris.* Eccl. V, 14. Si tu as l'intelligence, réponds à ton prochain; sinon, mets ta main sur ta bouche, afin de n'être pas pris dans quelque parole imprudente dont tu aies à rougir. — Réfléchir avant de parler.

8. *Referet unusquisque prout gessit in vita sua.* II, Cor. V, 10. Au tribunal de Dieu chacun reportera selon ce qu'il a fait durant sa vie. (Le texte de S. Paul porte: *Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit sive bonum sive malum*).

9. *Fili, eleemosynam pauperis ne defraudes, et oculos ne transvertas a paupere.* Eccl. IV, 1. Mon fils, ne frustre pas le pauvre de l'aumône qu'il attend et ne détourne pas tes yeux de lui. — L'aumône, dette de charité.

10. *Ne glorieris in contumelia patris tui.* Eccl. III, 12. Ne te glorifie pas du déshonneur de ton père, car sa confusion ne sera pas un honneur pour toi. — Défendons comme notre propre bien l'honneur de nos parents et de nos supérieurs.

11. *Omnis injuriae proximi ne memineris et nihil agas in operibus injuriae.* Eccl. X, 6. Oublie facilement les injures que tu as reçues de ton prochain, et ne fais rien qui puisse être nuisible à autrui. — Aimer tout le monde pour les amener tous à Jésus Christ.

Quatre de ces signets portaient des maximes des Saints Pères:

1. *Si quid in te pravum deprehenderis, corrige: quod rectum, tene: quod deforme, compone; quod pulcrum, excole; quod sanum, serva; quod infirmum, corrobora; Dominica praecepta infatigabiliter lege, et per haec, quid cavendum est quidve sectandum tibi sit, sufficienter instructus agnosce.* (S. Bernard). Si tu remarques en toi quelque chose de mauvais, corrige-le; ce qu'il y a de bien, conserve-le; ce qu'il y a beau, cultive-le; ce qu'il y a de faible, fortifie-le; ne te lasse jamais de lire les préceptes du Seigneur, et par leur moyen tu seras suffisamment instruit, pour examiner ce que tu dois éviter et ce que tu dois faire. — Etude assidue de soi même!

2. *Teneas fidem, nec peregrinam, quamvis tibi prudens callidaque videaris, doctrinam recipias.* S. Jérôme à Démétria). Sois attachée à la foi et n'accepte pas de doctrine nouvelle, quelque prudence et quelque sagesse que tu croies posséder. — Adhésion humble et entière aux enseignements de l'Eglise.

3. *Portate, fratres mei, vobiscum clavem cellulae, portate et clavem linguae.* (S. Pierre Damien). — Mes frères ayez sur vous la clef de vos appartements, mais ayez surtout la clef de votre langue. — Garder fidèlement les secrets.

4. *Validiora sunt exempla quam verba, et plus est opere docere quam voce.* (S. Maxime de Turin, Sermon 67). Les exemples sont plus puissants que les paroles, et il importe plus d'enseigner avec les œuvres qu'avec le langage. — Etre un modèle de vie chrétienne.

5. *Nostræ divitiæ nosterque thesaurus lucra sint animarum, et in arca nostri pectoris recondantur talenta virtutum.* (S. Pierre Damien). Que notre richesse et notre trésor consistent à gagner des âmes, et que l'arche de notre cœur renferme les talents de nos vertus. — Zèle et humilité.

Enfin deux de ces signets portaient quelques vers de Dante et de Silvio Pellico; ils sont un élan d'amour, les premiers vers la patrie céleste et les autres vers celle d'ici-bas.

1. Salimmo su, ei primo, io secondo,
Tanto che vidi delle cose belle
Che porta il ciel per un pertugio tondo;
E quindi uscimmo a riveder le stelle.
Inf. XXXIV.

Nous montâmes, lui devant, et moi à sa suite,
Et si haut, que je vis par un trou rond
Une infinité des belles choses que le ciel renferme;
Ensuite nous sortîmes pour revoir les étoiles.

Io ritornai della SS. onda
Puro e disposto a salire le stelle

Je revins de l'onde sanctifiante
Pur et prêt à monter vers les étoiles.

L'amore che muove il sole e le altre stelle
Parad. XXXIII.

L'amour qui met un mouvement le soleil et les autres étoiles.

Ad ogni alta virtù l'Italo creda,
Ogni grazia di Dio lo Stato speri,
E credendo e sperando ami e proceda
Alla conquista degli eterni veri.
PELLICO, *Gli An.*

Que l'Italien croie à toute vertu sublime,
que l'Etat attende de Dieu,
toute grâce et qu'avec cette foi et cette espérance
on s'achemine à la conquête des réalités éternelles.

— Pour le moins, tu auras songé à quelque chose pour souper.

— Que veux-tu que je te dise! C'est une chose à laquelle il faut encore que je pense. Mais ne t'inquiète pas, la Providence y veille.

— Sans doute, sans doute, répond le bon prêtre ému de cette foi et de ce courage; mais en attendant, si je savais... si je pouvais... Et il fouillait dans ses poches. — Tout de bon, je t'admire, ajoute-t-il et je t'applaudis; je regrette de n'avoir pas un sou sur moi; mais en attendant, prends-moi ça. Et en même temps il tire sa montre et la lui donne.

— Et toi, lui dit Don Bosco tout ému, ça va te manquer!

— J'en ai une autre à la maison. Vends-la et procure-toi le plus nécessaire. Pour rentrer chez moi je n'ai pas besoin de savoir l'heure.

Don Bosco le remercie, et s'adresse à sa mère:

— Voilà, dit-il, une preuve manifeste que la Providence divine songera à nous. En avant et confiance.

Un instant après ils arrivent à leur nouvelle demeure. Elle consistait en deux pièces dont l'une servirait aussi de cuisine. Les deux autres pièces louées aussi allaient rester inoccupées pour le moment.

Comme mobilier, il y avait deux lits, deux bancs, deux chaises, une malle, une table, une marmite, une casserole et quelques assiettes; de plus il y avait cette première nuit une montre qui allait être vendue le lendemain. Comme on le voit, la pauvreté régnait en maîtresse absolue.

Cette pénurie, ce dénuement qui aurait pu en décourager tant d'autres, excita au contraire la gaîté de Don Bosco et de sa mère, qui lui dit en riant: « A la maison je devais dès le matin songer à faire marcher les affaires; ici, à ce que je vois, je pourrai me tenir plus tranquille et j'aurai moins de soucis. »

Pendant ce temps quelques enfants de l'Oratoire vont se mettre sous les fenêtres de la maison pour voir Don Bosco. Et voilà qu'ils l'entendent chanter avec sa mère le cantique à l'*Ange Gardien;* ce qui dura plus d'une heure. Pendant ce temps, Don Bosco appendait au mur au-dessus du lit un crucifix, une image de la Sainte Vierge, un tableau renfermant un *Agnus Dei* de cire, un rameau d'olivier du Dimanche des rameaux, une petite coquille remplie d'eau bénite et un cierge de la Chandeleur. Il tenait beaucoup à ces dévotions tutélaires, et les avait en haute estime.

Il mettait également sur les murs quelques écriteaux qur lesquels il avait fait imprimer diverses maximes. Sur l'un d'eux on lisait la devise de S. François de Sales: *Da mihi animas cætera tolle* qu'il s'était appropriée dès les premiers temps de sa vie sacerdotale et à laquelle il est demeuré fidèle jusqu'à la mort. Sur un autre il y avait: UNE SEULE CHOSE EST NÉCESSAIRE, C'EST LE SALUT DE L'AME. Un troisième était à l'entrée et portait la salutation chrétienne: LOUÉ SOIT JÉSUS-CHRIST.

« Mais de quoi fallait-il vivre?, écrit Don Bosco. Comment payer le loyer et venir en aide à beaucoup d'enfants qui venaient à tout moment demander du pain, des chaussures et des vêtements, pour pouvoir être admis dans un atelier? Nous avions fait venir de la maison un peu de vin, du maïs, des haricots, du blé et quelques autres menues provisions. Pour faire face aux premières dépenses, j'avais vendu un morceau de terre et une vigne. Ma mère avait fait venir son trousseau de noces qu'elle avait jusque-là conservé intact avec un soin jaloux. Une partie servit à faire des chasubles: on fit aussi des amicts, des purificatoires, des surplis, des aubes et des nappes. Tout cela passait par les mains de Mme Marguerite Gastaldi, qui alors déjà s'occupait activement de l'Oratoire. Ma mère vendit encore un anneau et une longe en or; le produit servit à acheter des passements et du galon pour les ornements sacrés.

» Un soir, ma mère qui était toujours de bonne humeur, se met à me chanter en riant:

Guai al mondo se ci sente
Forestieri senza niente!...

Gare à nous, si le monde s'aperçoit que nous sommes des étrangers sans le sou. »

. . . . . .

— *Si tu deviens riche tu ne me verras plus!* avait dit Marguerite à son fils quelques années auparavant. Mais quand elle le voit se sacrifier pour les enfants les plus pauvres, elle le suit affectueuse et dévouée.

L'holocauste du fils et de la mère ne pouvait être plus absolu.

Troisième Partie

L'ORATOIRE SE DÉVELOPPE

CHAPITRE I.

Une première organisation.

Explosion de joie chez les enfants — Dernières insistances de la marquise de Barolo — Désintéressement du Serviteur de Dieu — La maison Pinardi est prise en location — L'entourage — Règlement de l'Oratoire — On rouvre les cours du Dimanche et ceux du soir — Premiers examens; visites et récompenses — Les premiers maîtres — La classe de chant — A la recherche

des enfants — Le catéchisme du temps du Carême — Nouvelles plaintes des curés — La paroisse des enfants abandonnés — La Confrérie de S. Louis de Gonzague — Premières admissions dans cette Confrérie — « La Jeunesse Instruite » — Obsessions diaboliques — Un entretien mystérieux — Un songe: une allée de rosiers.

Le Dimanche 8 Novembre 1846, qui suivait ce retour de D. Bosco à Turin, il y eut une véritable explosion de joie parmi les enfants de l'Oratoire. Un certain nombre ne connaissaient pas encore le Vénérable, mais les récits enthousiastes de leurs camarades leur avaient appris à l'aimer. A l'issue des cérémonies du soir, ils donnaient une manifestation d'amour à la fois simple et solennelle. Le Vénérable est invité à s'asseoir en face d'eux, près de la chapelle, et le chœur des jeunes chanteurs exécute un hymne composé pour la circonstance, où étaient décrites les anxiétés éprouvées durant la longue absence et où l'on célébrait aussi l'heureux jour qui avait ramené au milieu d'eux « *l'homme sage, l'homme pieux, l'homme riche de vertus!* ».

La générosité du père ne le céda en rien à l'élan affecteux des fils. « On m'avait autorisé à retourner à l'Oratoire, écrit le Vénérable, à condition que pendant deux ans je m'abstiendrais de confesser et de prêcher. Je n'ai pas su obéir. A peine revenu, je me suis mis à travailler comme auparavant. » Les enfants étaient attirés vers lui comme par un aimant irrésistible, et il ne put hésiter un instant à sacrifier ses propres intérêts au salut de leurs âmes. Dieu bénit son abnégation.

La marquise de Barolo, à la nouvelle de son retour, sachant son dénument, disait à une personne de sa confiance:

— Allez donc voir ce prêtre qui vient d'arriver avec sa mère au Valdocco, où tous deux crèvent de faim avec leurs gamins. Amenez-le à se plier à mes volontés; faites-lui comprendre la folie de son obstination: s'il ne veut pas entendre raison, dites-lui de ma part qu'il ne vienne plus me voir, car je lui fermerais la porte au nez.

Don Bosco, sourit de cette sortie: il connaissait assez la charitable dame pour savoir que pareille menace n'était pas sérieuse. Il continua en effet à lui rendre visite comme par le passé; il était toujours reçu avec les plus grandes marque de respect; mais jamais il ne demandait ni ne recevait quoi que ce soit, bien qu'il continuât à se rendre pour les prédications et les confessions au Refuge et dans les autres Instituts fondés par la noble matrone. Il fit même plus: la Marquise cherchait quelqu'un pour composer une brochure destinée à propager un pieux exercice envers la Divine Miséricorde, pratique déjà en honneur dans ses communautés de Ste Anne et de Ste Marie-Madeleine et alors enrichi d'indulgences spéciales, voilà que Silvio Pellico lui propose Don Bosco.

— « Oh non, par exemple, réplique-t-elle: ne m'en parlez pas! »

Mais Silvio Pellico, qui connaissait bien Don Bosco, et ne voyait personne qui pût mieux faire que lui, s'en va le trouver, lui expose le désir de la marquise. Don Bosco se met sans retard à l'ouvrage, compose un charmant petit livre, le fait tirer à plusieurs milliers d'exemplaires, sans nom d'auteur, par délicatesse, et en fait hommage à la Supérieure du Refuge; (1)

La marquise lit l'opuscule et en fait l'éloge; mais jamais elle ne voulut permettre qu'on dise en sa présence que Don Bosco en était l'auteur. Un jour pourtant où, selon sa coutume, elle discourait avec divers ecclésiastiques sur le meilleur emploi à faire de ses revenus, l'abbé Borel lui dit:

— Madame la marquise, il y a à Turin un prêtre plein de zèle qui se tue au travail: c'est lui qui aurait besoin de votre charité!

— Ah! je vois; vous voulez dire Don Bosco! Non, non; il n'y a rien pour lui!

Mais l'abbé Borel fait remarquer que cette réponse est un peu outrée, et il ajoute que pourtant la petite brochure sur la Miséricorde Divine mérite quelque chose.

— Eh bien! réplique-t-elle, tenez, voilà 200 francs; vous les lui donnerez; mais qu'il ne sache pas que ça vient de moi.

Et elle demeura fidèle à sa résolution de ne plus jamais faire directement la charité à Don Bosco; souvent cependant elle la lui faisait mais toujours par l'intermédiaire d'un tiers.

De son côté, Don Bosco, plein de confiance en la Divine Providence, s'appliquait à parfaire son organisation. Le premier Décembre 1846, il réussissait à louer en entier la maison Pinardi, c'est-à-dire non plus seulement le hangar et quelques appartements, mais la maison et toutes ses annexes.

Mais tous les inconvénients du mauvais voisinage ne purent être écartés dès le début. Longtemps encore il fallut avoir près de soi deux lieux de rendez-vous peu recommandables: c'était d'abord, au levant, une maison où on remisait les charrettes du service municipal. Outre les charretiers et leurs garçons, il y venait toute un collection d'ivrognes et de blasphémateurs qui de temps à autre faisaient entendre des lazzis et des expressions de la plus grossière trivialité.

(1) *Exercice de dévotion envers la miséricorde de Dieu:* C'est un petit opuscule de 112 pages, qui se compose de six lectures pieuses, précédées d'une introduction sur le sens de ce pieux exercice et sur la manière de gagner les indulgences.

Au couchant, à cinq ou six mètres du mur de clôture, avec les fenêtres donnant sur la porte d'entrée de l'humble chapelle, il y avait une autre maison avec buvette: c'était un repaire de désordre et d'immoralité; les jours fériés, des gens de la lie du peuple s'y rassemblaient; il y avait souvent des rixes mortelles; le tapage y était en permanence, et il se prolongeait parfois jusqu'au matin du jour suivant: on criait, on chantait, on dansait avec accompagnement d'un orgue de barbarie. Parfois même, quelques effrontés osaient franchir la clôture et venaient se planter devant la porte de la chapelle pour déranger par leurs cris pendant le sermon ou le catéchisme. En outre, on était souvent molesté par des voyous qui venaient préparer leurs mauvais coups dans les terrains vagues des alentours....

Ces graves inconvénients n'étaient pas faits pour décourager Don Bosco. Il leur oppose une héroïque patience, un courage apostolique et de sages mesures: « Une fois à demeure fixe au Valdocco, écrit-il, je me suis appliqué de mon mieux à introduire toutes les mesures propres à conserver l'esprit de corps, de régularité et la bonne administration. Mon premier soin a été de rédiger un réglement ». (1)

En même temps, il organise les catéchismes et les classes, on comprendra sans peine que la vie errante qu'on avait menée jusque-là n'avait pas été favorable à leur développement normal. Les cours du Dimanche, tout en étant d'un grand avantage pour un bon nombre d'enfants, ne suffisaient pas pour la masse; on oubliait le long de la semaine ce qui avait été enseigné le Dimanche. Les cours du soir reprennent donc après être demeurés suspendus tout le temps que l'abbé Borel et le Vén. Cafasso ne voulurent pas permettre à D. Bosco de les reprendre à cause de sa santé encore trop chancelante. Quelques uns des directeurs des Instituts où Don Bosco allait faire le catéchisme autorisaient un certain nombre d'élèves des cours supérieurs à venir faire le catéchisme au Valdocco.

Ainsi pendant la semaine, le jeudi surtout, l'Oratoire était le lieu de rendez-vous d'un bon nombre d'étudiants qui s'y réunissaient pour passer le temps auprès de Don Bosco, jusqu'à une heure assez tardive. Le Vén. tout en s'occupant des enfants du pauvre peuple, savait aussi exercer une salutaire influence sur beaucoup de jeunes gens des premières familles de la ville.

Le jeudi encore, il tenait une courte conférence aux catéchistes et autres membres du personnel de l'Oratoire. On lisait d'abord un chapitre du réglement, et Don Bosco en prenait occasion pour encourager un chacun à bien remplir ses attributions; le cas échéant, il signalait les petits inconvénients qui avaient pu se produire et le moyen d'y remédier; il insistait sur la fidélité aux pratiques de piété, sur l'attention à raconter aux enfants des exemples édifiants pendant la récréation et surtout sur les égards à témoigner aux ecclésiastiques qui l'aidaient à l'Oratoire; souvent encore leur disait-il:

— S'il vous arrivait de voir ou d'entendre ici quelque chose qui ne va pas dans une maison comme la nôtre, vous aurez soin d'en avertir prudemment le supérieur, afin qu'il empêche tout ce qui pourrait être une offense de Dieu.

Comment recrutait-il les maîtres pour ses classes? Les prêtres qui venaient le seconder, tout en étant le soutien de ses réunions du Dimanche, ne pouvaient en cela lui être d'aucun secours; car, à supposer qu'il leur eût été possible d'être toujours réguliers le Dimanche, ils ne pouvaient pas, malgré tout, se rendre au Valdocco chaque soir. Don Borel lui-même n'était pas libre tous les jours.

Don Bosco ne se déconcerte pas pour cela; parmi les plus grands de l'Oratoire, il en avait remarqué plusieurs de fort intelligents, qui auraient bien voulu recevoir un complément d'instruction, pour se faire une situation. Il fait un choix parmi eux, se met à leur donner gratuitement des répétitions d'italien, de français, de latin, etc.; en échange, ils se font ses auxiliaires pour les cours du soir et des jours de fête, ainsi que pour les cours de catéchisme du temps de Carême.

C'était un plaisir que de voir tous les soirs de la lumière aux fenêtres de la maison Pinardi, qui était pleine d'enfants et d'adolescents; on eût dit qu'il y avait fête tous les jours; on ne tardait à obtenir des résultats consolants.

(2) Dans ce règlemeut, le Serviteur de Dieu expose ce qu'il a pratiqué jusqu'à ce moment. En le composant, il avait sous les yeux d'autres règlements, ceux entr'autres des Oratoires de S. Philippe de Neri á Rome, et ceux de plusieurs Patronages de Milan; mais il n'empruntait à ces divers documents que ce qui lui paraissait en rapport avec les temps actuels: il créait ainsi le Patronage populaire moderne, qu'il voulait voir ouvert tous les jours et à tous les enfants, de façon qu'il fût réellement le champ d'apostolat de la jeunesse.

A la demande de plusieurs évêques et curés qui voulaient ouvrir des Patronages d'après les mêmes données, Don Bosco faisait imprimer une première fois ce réglemeat vers 1852, et il le révisait et perfectionnait dans des éditions subséquentes. Il comprend tr is parties: la première expose le but des Patronages; détaille les attributions et le rôle de chacun; dans le seconde, il y a les pratiques de piété recommandées aux enfants et des conseils sur la conduite à tenir à l'église et au Patronage; la troisième qui fut imprimée plus tard, s'occupe des classes, tant de celles du jour, comme de celles du soir.

« Le Patronage, dit Don Bosco, a pour but de procurer aux enfants, les jours de fête, de joyeux et honnêtes passe-temps, après qu'ils ont assisté au cérémonies de l'église.....

« Notre Patronage est placé sous le vocable de S. François de Sales, parce que ceux qui veulent s'adonner à ce genre d'apostolat doivent se proposer de prendre ce saint comme modèle dans la pratique de *la charité et des bonnes manières*, qui sont les sources d'où découlent les fruits que l'on attend de l'œuvre des Patronages. »

Au début de l'année 1847, après avoir suivi ces cours pendant quelques mois seulement, les élèves subissaient un petit examen de catéchisme, d'Histoire Sainte et de Géographie des Saints Lieux, devant plusieurs notabilités qui manifestèrent la plus complète satisfaction. L'une de ces personnalités, M. Rayneri, chargé des cours de Pédagogie à l'Université de Turin, en était si enthousiasmé, qu'il ne se lassait pas de répéter à ses élèves:

— Voulez-vous voir une admirable école de Pédagogie? eh bien, allez à l'Oratoire S. François de Sales, et voyez ce que Don Bosco peut obtenir.

Peu de temps après, c'était le tour des cours du soir; les éloges qu'on leur décernait étaient tels, que le Conseil Municipal se décida à nommer une Commission, pour se rendre compte s'il n'y avait pas d'exagération dans tout ce qu'on en disait de bien. Après le rapport de ces délégués, il fut décidé d'accorder une subvention annuelle de trois cents francs *pour l'éclairage des classes des pauvres enfants du peuple*; cette subvention fut payée jusqu'à la fin de 1878, et supprimée depuis, sans qu'on ait su pourquoi.

Le Directeur d'une œuvre en faveur des petits mendiants, M. Gonella, ayant entendu faire les plus grands éloges de ces cours du soir, voulait aussi les visiter; il se fit expliquer en détail les méthodes qu'on y suivait; il en était ellement satisfait, que sur sa motion, les administrateurs de son œuvre, accordaient une récompense de mille francs à Don Bosco, pour ses classes, à titre d'encouragement; en outre, l'année suivante, il faisait adopter les mêmes méthodes dans son œuvre. La Municipalité faisait de même.

Aux jeunes gens dont nous avons parlé déjà, s'étaient adjoints plusieurs patrons et commerçants: nous relevons dans leur liste un quincailler, un orfèvre, un menuisier, un confiseur, un droguiste et plusieurs bourgeois.

« Tout en donnant la principale part aux études proprement dites, écrit Don Bosco dans ses mémoires, on cultivait aussi avec soin le plain-chant et la musique;.....Les maîtres d'harmonie les plus en renom voulurent venir assister plusieurs semaines de suite à mes leçons; c'était tout à fait en contradiction avec le proverbe qui dit que la disciple n'est pas au-dessus du maître: car ils en savaient un million de fois plus que moi; et pourtant c'était moi qui faisais le professeur au-milieu d'eux. A dire vrai, ils ne venaient pas pour apprendre de moi quelque chose, mais pour se rendre compte de la méthode, je dirais collective, dont je faisais usage. Jusqu'à cette époque tout élève qui voulait apprendre la musique était obligé de s'adresser à un professeur qui lui donne des leçons particulières. Une fois instruits, ces élèves formaient des groupes, organisaient des chœurs, et sous la direction de quelque habile professeur d'orchestre, ils s'exerçaient à chanter pour le théâtre ou pour l'église. »

Cette innovation dans l'enseignement musical donnait des résultats fort satisfaisants; il s'y forma d'excellents musiciens, bon nombre d'organistes de valeur, et l'essor était donné à beaucoup d'écoles qui acquirent du renom. En même temps, l'administration municipale de Turin assignait à Don Bosco une subvention de mille francs pour son zèle à cultiver la musique. « Les encouragements, écrit-il, que j'ai reçus alors des Autorités ecclésiastiques et civiles, à commencer toujours par le roi Charles-Albert et S. G. Mgr. Fransoni, l'empressement d'un grand nombre à m'accorder leurs aumônes ou leur collaboration, tout cela m'était un signe évident que le bon Dieu bénissait notre œuvre et qu'elle avait les sympathies des gens de bien. »

Ces diverses initiatives ne lui faisaient pas oublier son œuvre capitale, l'enseignement du catéchisme. Il allait chercher les enfants dans les rues et les places publiques; il entrait dans les cafés, les auberges et les magasins; il montait même sur les échafaudages des maisons en construction, pour demander aux entrepreneurs et maîtres-maçons d'envoyer les petits manœuvres au catéchisme. On s'arrêtait à regarder ce spectacle tout nouveau: les uns de dire: — Mais il est fou, ce prêtre! d'autres se demandaient ce qui était arrivé; et il y avait toujours quelqu'un pour répondre: C'est Don Bosco qui est en quête d'enfants!

Son zèle industrieux savait revêtir de nouvelles formes pendant le temps du Carême. Ainsi, voyait-on l'après-diner, un enfant armé d'une cloche assez grosse parcourir les rues et chemins avoisinant l'Oratoire et sonner sans discontinuer. A cet avertissement, les parents comme les enfants, se souvenaient de leur devoir vis-à-vis de l'instruction chrétienne, et au bout d'un moment on voyait des marmots déboucher de toures parts, se grouper autour du petit sonneur, l'accompagner le reste de sa ronde, et joindre leur exemple à la voix de la cloche pour engager leurs petits camarades à se rendre gaiment tous ensemble à l'Oratoire.

Cette affluence allait être pour Don Bosco l'occasion de nouvelles doléances de la part des curés.

Le serviteur de Dieu invite alors le Curé de la paroisse des Carmes à venir à l'Oratoire; de quelques questions adressées aux enfants, celui-ci a bientôt fait de se rendre compte que la plupart d'entre eux n'appartiennent pas l'élément fixe de la ville, et que les autres formaient une catégorie qui n'aurait pas fréquenté l'église paroissiale à défaut de l'Oratoire. Le curé

d'une autre paroisse limitrophe, celle de Borgo-Dora en venait aux mêmes conclusions. Un autre, celui de N. D. des Anges, y ayant rencontré plusieurs enfants qui dépendaient de sa juridiction spirituelle, aurait désiré que D. Bosco les conduise à sa paroisse; il se déclarait disposé, disait-il, à accueillir en outre tous ceux qui étaient à Turin sans domicile fixe. Mais, réflexion faite, il vit que c'était là une chose irréalisable; aussi, déclarait-il en fin de compte, que la question devait demeurer en suspens, jusqu'à nouvelle décision du Conseil des Curés.

Un autre se montrait moins accommodant: c'était celui de S. Augustin. Il ne devait, disait-il, céder à personne son droit de faire le catéchisme à ses fidèles et de leur administrer la Communion pascale.

— A qui le devoir d'enseigner est il dévolu? objectait-il. A qui appartient-il d'examiner si un enfant sait assez de catéchisme pour être admis à la première Communion?... Quel moyen aura-t-on de savoir qui a fait ses Pâques ou non?

Le Vénérable lui fait les mêmes réponses qu'il avait déjà données en semblables circonstances, tout en se déclarant prêt à céder, si telle était la volonté de l'autorité ecclésiastique. La calme de Don Bosco et la solidité de ses raisons mettent son adversaire dans l'embarras; en se retirant, il crut devoir dire:

— Messieurs les Curés décideront comme ils l'entendront; pour mon compte je veux me réserver le droit de faire passer l'examen pour l'admission à la première Communion.

Le serviteur de Dieu lui fait remarquer qu'il s'agissait chaque année d'une centaine d'enfants; mais le bon curé réitérait sa réponse sur un ton péremptoire.

Devant cette détermination irréductible, Don Bosco s'inclina. La semaine de Passion, il enjoignait à tous ses catéchistes de faire subir l'examen à leurs élèves, de les déclarer admis s'ils les en croyaient dignes, et de donner les notes par écrit. Il présida lui-même à l'examen avec plusieurs autres prêtres. Mais les enfants de la paroisse de S. Augustin étaient envoyés à leur curé.

Celui-ci à leur apparition, voyant devant lui cette foule et apprenant le motif de leur venue, leur répondait:

— Il faudra revenir une autre fois; aujourd'hui je n'ai pas le temps.

Les enfants obéissent; mais la fois suivante, au lieu du curé, c'est un sacristain qui les reçoit, qui leur demande ce qu'ils veulent, puis les toise des pieds à la tête, et manifeste hautement sa surprise qu'à leur âge ils n'aient pas encore fait leur première Communion. Les pauvres enfants rentrent à l'Oratoire tout déconcertés et protestent qu'il ne veulent plus retourner subir d'examen.

Don Bosco va alors trouver l'archevêque, et celui-ci, en date du 30 Mars 1847, l'autorisait à admettre à la première Communion tous les enfants qui fréquentaient l'Oratoire; il lui demandait seulement d'en donner la liste aux curés respectifs. Ceux-ci acceptaient cette décision sans difficulté, et répétant un mot de l'archevêque, aimaient à appeler l'Oratoire: *la paroisse des enfants abandonnés*!

Cette difficulté était donc surmontée et « on avait établi les premières bases d'organisation et de discipline à l'Oratoire »; il fallait maintenant trouver un moyen de fortifier l'esprit de piété. C'est ce qui se réalisait avec la création de la *Confrérie de S. Louis de Gonzague.*

On pense bien que dans son zèle pour la gloire de Dieu et la splendeur du culte divin, Don Bosco avait dû déjà mettre en œuvre un grand nombre de moyens pour faire aimer aux enfants les pratiques de piété. Dès le 8 Décembre, il avait placé au faîte de la maison Pinardi une cloche dont la voix argentine réjouissait les jours consacrés à Dieu. Il avait obtenu la faveur de pouvoir distribuer la Ste Communion à la messe de minuit. Le 1er Avril, il avait fait ériger les stations du *Chemin de la Croix*; et le lendemain, Vendredi Saint, il en avait présidé le pieux exercice avec une grande ferveur. La Communion pascale était précédée d'une petite retraite de trois jours, avec prédications en rapport avec les besoins de ses chers petits; enfin, il veillait à ce que les principales solennités fussent célébrées avec pompe et relevées par le chant, la musique et les plus joyeux divertissements.

Tout cela était bien, mais ne lui suffisait pas encore. Il voulait que les enfants se sentent attirés vers le bien par la douce et puissante voix du bon exemple de leurs propres camarades. C'est dans ce but qu'il établissait la *Confrérie de S. Louis de Gonzague.* Les membres de cette association devaient se proposer: — de remplir avec fidélité tous leurs devoirs de chrétiens; de fréquenter les sacrements tous les quinze jours ou plus souvent et surtout aux plus grandes fêtes; de fuir comme un fléau les mauvaises compagnies et les discours déshonnêtes; de pratiquer la plus grande charité envers tous leurs camarades, en les encourageant à la pratique du bien et en oubliant volontiers leurs torts; de remplir tous leurs devoirs avec la plus grande exactitude; et enfin de s'entr'aider charitablement, surtout en cas de maladie.

L'archevêque approuvait la nouvelle *Confrérie* par une ordonnance en date du 12 Avril 1847; il voulait être inscrit en tête de la liste des membres, et il accordait une indulgence de 40 jours à tous les associés, chaque fois qu'ils ré-

citeraient l'oraison jaculatoire: *Mon Jésus; miséricorde !*

Les premières admissions avaient lieu le Dimanche 21 Mai, qui était le premier des six dimanches préparatoires à la fête de S. Louis: ce fut un événement à jamais mémorable. Les enfants remplissaient la chapelle, avides de contempler cette nouvelle cérémonie; en même temps les postulants se mettaient à genoux devant la statue de S. Louis. Après le chant du *Veni Creator*, le Vénérable revêtu du surplis et de l'étole adresse aux candidats les interrogations d'usage; on récite ensuite un *Salve Regina*; le chœur entonne l'antienne: *Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum...* C'était les premières fleurs embaumées du parterre salésien!

« Un autre besoin se faisait sentir, celui d'un manuel de piété en rapport avec les temps nouveaux et expressément rédigé pour les enfants, Il existait bien déjà une quantité d'excellents livres de ce genre élaborés par des auteurs de grand mérite; mais en général ils ne pouvaient servir qu'à des adultes instruits. D'autre part, je voyais l'hérésie s'infiltrer sournoisement au milieu du peuple; j'ai donc tâché de faire un livre qui soit tout à fait à la portée des enfants, qui s'appuie sur la Bible, et expose les fondements de la foi avec toute la clarté et la brièveté possibles: c'est ce livre que j'ai appelé la *Jeunesse Instruite* » (1).

Le nouveau manuel de piété simple et court, publié en 1847, atteignait en cette même année la troisième édition, avec un total de 20.000 exemplaires. Il était aussitôt adopté dans un grand nombre de maisons d'éducation, et on le voyait dans tous les foyers chrétiens.

Il a été pour les gens du peuple comme pour les enfants un préservatif de la foi et un puissant aliment de la piété.

Mais le démon ne pouvait voir d'un regard indifférent le bien opéré par Don Bosco; et Dieu le permettant ainsi, il s'était mis à le molester. Les faits qui suivent pourront causer de l'étonnement à plusieurs; mais nous qui les avons entendu raconter maintes fois par Don Bosco, nous ne croyons pas devoir les omettre. Ce sera aussi une manière indirecte de porter témoignage au sujet de ce qu'on voit d'analogue dans la vie de beaucoup de saints personnages.

Au cours même de la première année de son séjour à la maison Pinardi, on pouvait entendre toutes les nuits, à peine s'était-il mis au lit, un bruit prolongé, continu, qui ne lui permettait pas de fermer l'œil; on eût dit que quelqu'un était dans les combles, occupé à soulever de grosses pierres, pour les jeter ensuite avec force sur la charpente et les faire rouler. Tout d'abord, on essaye de mettre des souricières, des pièges, par crainte que ce fût quelque animal, mais tout était inutile. On sema des miettes de pain et de fromage, mais le lendemain Don Bosco constatait que rien n'avait été touché. Il fait alors enlever du galetas tout ce qu'il y avait de bois et de débarras, pour écarter ainsi tout ce qui pouvait servir d'instrument à ce fracas: mais rien n'y fait. Il en parle à Don Cafasso, qui lui conseille d'asperger le local d'eau bénite; mais le bruit continue de plus belle. Il transporte son pauvre mobilier à la dernière chambre vers le levant: le tapage nocturne va son train, au grand détriment de la santé de Don Bosco, qui dépérit à vue d'œil, car il ne peut jamais reposer. Le soir, Marguerite entrait quelquefois dans la chambre de son fils et les yeux vers le plafond, elle s'écriait: Mais laissez-le donc reposer, vilaines bêtes, finissez-en!

A bout de ressources, Don Bosco se décidait à faire pratiquer une large ouverture dans le plafond, par où il lui fût aisé de monter rapidement dans le galetas; il y appuie une échelle, de façon à pouvoir au premier bruit aller avec un lampe voir de quoi il s'agit. Et voici qu'à l'heure habituelle un coup épouvantable se fait entendre ! En un clin d'œil, il gravit l'échelle, soulève la trappe et examine partout avec sa lampe; mais il n'y a rien. Il n'a maintenant plus aucun doute sur l'origine de ces lourdes plaisanteries; il prend un tableau de la Sainte Vierge et le fixe au mur, en demandant à la bonne Mère de le délivrer de cette obsession. A partir de ce moment, tout bruit cessait; le tableau demeura exposé au même endroit pendant six ans, jusqu'à la démolition de l'immeuble.

Du reste l'appartement occupé par Don Bosco a toujours été regardé par les enfants comme un sanctuaire où la Sainte Vierge aimait à manifester ses volontés, comme un passage qui mettait l'Oratoire en communication avec le ciel; et quiconque y entrait ne pouvait s'empêcher de se sentir pénétré d'un sentiment de respect.

(*A suivre*).

(1) *La Jeunesse instruite de ses devoirs,* suivie de l'indication des pratiques de la piété chrétienne, de l'Office de la Ste Vierge, des Vêpres des principales ftées de l'année, et d'un recueil de cantiques. (Cet ouv rage édité en français se trouve à la Librairie St. Pierre, 40 Place d'Armes, Nice).

NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO

AU BRÉSIL

Une excursion sur le Haut Rio Negro et sur le Tiquié.

(*Lettre du préfet Apostolique D. Laurent Giordano*)

S. Gabriel, le 1er Mars 1917.

Vénéré Supérieur Don Albera,

Me voici de retour de ma mission dans le haut Rio Negro et le *Tiquié*. Le bon Dieu et la Sainte Vierge m'ont protégé d'une manière visible pendant toutes ces pérégrinations, et je dois en les remerciant, vous remercier vous aussi et tous les Salésiens des vos prières à mes intentions.

REMARQUES PRELIMINAIRES

Avant de commencer mon compte-rendu, je dois rappeler tout d'abord que notre Mission embrasse deux classes de personnes bien distinctes: *les civilisés* et *les sauvages*. Les civilisés habitent sur le parcours central de la Préfecture et demeurent ordinairement le long des rives du Rio Negro ou à peu de distance. Les sauvages sont en dehors du centre, le long des affluents du *Rio Negro*, ou errent dans les forêts. Mon voyage de l'année dernière, m'avait permis de me rendre un compte assez exact des centres civilisés du cours inférieur du *Rio Negro*.

Cette année, je tenais à me faire une idée des milieux civilisés du haut *Rio Negro*, de la région qui va de *Saint Gabriel* aux frontières du Brésil et de la Colombie; puis je devais faire ma visite aux sauvages *Tucans*, le long du *Tiquié*.

Sans doute le moment n'était pas le plus favorable pour cette tournée, car de septembre à février c. à d. pendant la saison sèche, la population est occupée à l'extraction du caoutchouc, La navigation fluviale est plus difficile. Mais la promesse faite il y a deux ans par notre zélé Don Balzola de descendre en mission dans le *Rio Negro* inférieur à la saison des pluies, ne me laissait pas à choisir. J'ai donc pris occasion des trois fêtes qu'on devait célébrer dans la semaine de Noel à *Marabitana*, village sur la frontière extrême du Brésil, et accepté l'invitation que me faisait d'aller les présider M. Alcide Castro Rocha, inspecteur de cette région.

DE S. GABRIEL A MARABITANA — LE PROGRAMME DES FETES — LE « BATUQUE » — BESOIN D'INSTRUCTION RELIGIEUSE — UN PEU DE MISSION.

Après la fête de l'Immaculée qui a été célébrée avec la plus grande solennité possible et où nous avons eu vingt-deux premières communions, j'ai pu partir sur le canot que me cédait gracieusement M. Salvador Garrido. Je prends pour compagnon de voyage M. Moïse Félix de Braga, jeune homme de vingt ans, ancien élève des Pères du Saint-Esprit de Tefté, et qui fait honneur à l'éducation, qu'il a reçue. L'équipage se compose de cinq Indiens de l'*Issana*, qui vont nous faire avancer tantôt à force de rames, tantôt en tirant avec les cordes.

A *Marabitana*, nous sommes reçus au son joyeux des cloches, et des feux de salve. M. Alcide C. Rocha, qui préside les fêtes nous vient au devant avec tout le peuple qui est arrivé là depuis la veille pour la fête de S. Joseph qui se célébre ce jour-là.

Après une visite à l'église, qui est vieille et tombe en ruines, et sera bientôt, il faut l'espérer, remplacée par une autre mieux construite, je donne un coup d'œil aux glorieuses ruines de la forteresse qui faisait de *Marabitana* la première citadelle contre l'invasion étrangère; puis nous déterminons l'horaire des fêtes. A 7 h., Messe avec sermon; à 3 h. du soir, administration des sacrements de Baptême, de Confirmation et de Mariage; à 4 h., Catéchisme pour les enfants; à 8 h., Chapelet et chant des Litanies, suivi d'une Instruction et de la Bénédiction avec le Crucifix. Pour les Confessions, les femmes dans la journée, les hommes le soir.

A côté du programme religieux qui allait être exécuté ponctuellement avec une affluence et un esprit de foi bien consolants; il y en a eu un autre que je pourrais appeler décoratif, et qui consistait en diverses processions de groupes portant bannières et statues de saints; on chantait au son de tambours, et on se rendait de l'église à la maison des organisateurs des fêtes, pour retourner ensuite à l'église réciter des prières et chanter des cantiques.

Mais il y a eu aussi le programme civil, avec

danses au son d'un graphophone et d'un *batuque*, c. à d. de trois tambours qui sonnent faux et sur lesquels on tapote avec rage tout en criant à tue-tête. Pour ne pas laisser refroidir l'ardeur à la danse, ni s'affaiblir le bruit du *batuque* on offre souvent aux exécutants de la *cachassa*, boisson alcoolique tirée de la canne à sucre. Et la danse au son de *batuque* a duré nuit et jour pendant plus d'une semaine.

Comme je suis fort peu amateur d'une pareille musique diurne et nocturne, qui est la négation de toute harmonie, et que je me sentais incapable d'avaler une seule goutte de *cachassa*, qui pourtant est de force à faire dormir même au bruit de la mitraille, je me suis vu condamné à une veille continuelle. Le troisième jour, brisé de fatigue et me sentant incapable de quoi que ce soit, je suis allé trouver M. Alcide ; je lui ai dit que tout en respectant les goûts de ces braves gens, puisque « *de gustibus non est disputandum* » et sans avoir l'intention de m'opposer aux coutumes locales, malgré ce qu'elles avaient de contraire à la foi et à la morale, je demandais du moins que par charité il me permette de changer de logement et d'aller dormir dans une maison attenante à l'église. Ce cher ami se met à rire, et je fais comme lui quand j'apprends que dans cette même maison il y a un autre *batuque* encore plus enragé que le premier: c'eût été tomber de Charybde en Scylla! Il met pourtant à ma disposition une maisonnette distante des deux charivaris, où s'il pouvait m'arriver quelque malheur, ce n'était pas celui de mourir asphyxié, car elle était ouverte à tout les vents. J'accepte quand même avec reconnaissance: plutôt toutes les intempéries que l'ouragan du *batuque*.

Cette population cosmopolite a un excellent fonds, et le prêtre est de la part de tous l'objet du plus grand respect; mais leur ignorance (invincible chez la plupart jusqu'à présent) est cause cause de ce mélange bizarre de sacré et de profane.

Le matin, il y avait assez de monde à l'église; le soir, davantage. Je leur ai prêché sur les beautés de la foi à l'occasion du panégyrique de S. Thomas, sur la *Bonté de Dieu Créateur et Rédempteur*, *l'Ingratitude de l'homme* qui désobéit aux Commandements de la Loi de Dieu, sur le *Prix de l'âme*, la *Prière*, les *Sacrements*, *l'Enfant Jésus*, le *Paradis*. Les enfants ont été assez assidus au Catéchisme; aussi ai-je pu en admettre plusieurs à la Première Communion pour la Messe de Minuit. J'ai administré aussi un certain nombre de baptêmes et de confirmations et béni quelques mariages. Les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie sont choses presque inconnues, si peu ils sont pratiqués. Puisse cette fête de Noel avoir laissé une impression salutaire dans le cœur de tous les habitants de *Marabitana*.

A Cucuhy — Aux confins du Brésil, de la Colombie et du Venezuela.

Le 26, de bonne heure, accompagné des notables du village, je m'embarque pour *Cucuhy;* les cloches sonnant à toute volée faisaient leur adieu au missionnaire, et j'entendais aussi les notes, hélas trop connues du *batuque*; mais bientôt elles se confondaient avec le bruit des rames, pour s'évanouir enfin totalement..... En ce monde tout passe!..... même le *batuque*.....

En route, nous faisons halte à *Bateria*, auprès de M. Manuel Melgueiro, qui y a établi sa maison de campagne. Il a choisi cet endroit à cause de la beauté du site et de la grande quantité de *cabeçudos* qu'on y rencontre. Ces amphibies du genre tortue lui ont valu la surdité. Une fois qu'il a voulu plonger pour en poursuivre un, il est devenu complètement sourd. C'est que ce séjour est fort insalubre à cause des infections paludéennes. Il m'avait demandé de m'arrêter chez lui pour bénir le domaine, et j'ai accédé à son désir; mais tout d'abord, j'ai voulu m'assurer s'il n'y avait pas d'eau stagnante; et voilà que justement je rencontre une mare que le propriétaire lui-même avait fait creuser pour en faire un parc à *cabeçudos*. Il n'aurait pu être plus mal inspiré; tandis qu'il voulait fournir sa table d'un mets excellent, il avait fait provision de microbes qui empoisonnaient sa maison! Je n'ai pas manqué de donner la bénédiction demandée, mais je lui ai fait promettre de combler le fossé.

Nous arrivons à *Cucuhy*, où nous sommes reçus par le Commandant du fort, M. Braz da Cunha, qui nous a comblés d'attentions délicates.

En dépit de ses neuf canons, *Cucuhy* n'a point l'aspect d'une forteresse mais plutôt d'une villégiature, tant le site est agréable et le sol est fertile, avec ses légères ondulations de terrain qui se prêtent aux cultures les plus variées. L'unique note discordante est donnée par des moustiques appelés *piuns*, qui du lever du soleil jusqu'à son coucher s'attaquent indifféremment aux gens du pays, comme aux étrangers de passage.

Le Commandant a voulu m'accompagner le long du fleuve, jusqu'à l'endroit où le Brésil confine à gauche avec la Colombie et à droite avec le Vénézuéla. Et quand le lendemain après avoir, à l'issue de la Messe, adressé quelques mots d'encouragement à la garnison et aux autres personnes de l'assistance, je prenais congé, il a voulu venir avec nous jusqu'à *Floresta*.

Pendant ce trajet, comme je l'ai dit plus haut, je me proposais de faire une visite le long du fleuve à toute maison habitée, et c'est ce que j'ai fait. Parfois il nous arrivait de passer devant des maisons fermées, dont les habitants étaient partis pour aller travailler à l'extraction du caoutchouc, et on passait outre. Mais j'ai sou-

vent rencontré des familles entières qui attendaient le Missionnaire, et il a été bien rare qu'on nous ait laissés partir sans nous donner des témoignages de reconnaissence; d'ordinaire c'était en nous offrant des fruits ou en tirant des feux de salve. Ensuite, rassemblés sur la berge, ces braves gens nous accompagnaient du regard aussi longtemps que nous étions en vue, en nous disant au revoir de la voix et du geste. Après plusieurs haltes, nous voilà à *Floresta*, où le Commandant de *Cucuhy* nous quitte et remonte le fleuve.

Deux jours après, je me trouvais de nouveau devant *Marabitana*: j'ai voulu y descendre; mais *« quantum mutatus ab illo!* » Là où peu de jours auparavant on avait pu voir des manifestations si enthousiastes, avec la note dominante du *batuque*, il n'y avait plus qu'un silence sépulcral! Nos vigoureux mariniers ont beau faire sonner à la volée toutes les cloches, ils ne réussissent pas à faire surgir âme qui vive! Et moi, après avoir traversé le village désert, je m'en vais réciter un *De Profundis* au cimetière.

Etrange village! Ses habitants vivent habituellement épars dans les campagnes, le long du fleuve ou dans les îles; ils ne s'y rendent qu'à certaines époques de l'année, pour des fêtes qui durent des semaines entières, et ils se séparent aussitôt après.

De Marabitàna a S. Joachim — Le dernier jour de l'an. — Belle Vue.

A un quart d'heure de là, à *Samuna*, pendant les fêtes que nous venons de rappeler, j'avais vu dans une cabane une jeune Indienne avec sa fillette de quelques jours, toutes deux à bout de forces; je les retrouve à mon retour chez des gens charitables qui les avaient recueillies. L'enfant avait ses jours comptés. La mère ne valait guère mieux. Elle sont sans doute maintenant ensemble au Paradis, l'enfant, grâce au saint Baptême, et sa mère, au sacrement de Pénitence et à la résignation.

Au cours d'une de ces haltes, j'ai eu occasion d'assister à une chasse indienne, avec la *garavatana*, qui est une canne d'une sorte de bambou enroulée dans une peau de *cipo*, longue de trois mètres et bien droite, avec un tout petit renflement vers le milieu, pour viser. La flèche est petite, légère, et entourée de coton; il suffit de souffler dans le tube pour qu'elle parte, et elle sort avec une telle rapidité que bien rarement l'oiseau qui a été visé peut lui échapper. Souvent on en empoisonne la pointe, et la mort de la victime est instantanée.

Peu avant d'arriver à S. Joachim, nous rencontrons une barque, guidée par M. Florentino de Santos; avec lui se trouvent des femmes et des enfants: ils sont porteurs d'une statuette de S. Joachim, et ils font la quête pour la restauration de la chapelle du Saint. Arrivés au village, il nous est aisé de constater que la chapelle est bien dans un état qui réclame des réparations, et c'est aussi le cas des maisons qui l'entourent.

Près de *Pituna*, il survient un incident qui aurait pu être fâcheux : notre embarcation donne dans un banc de sable ; mais une prudente manœuvre nous a bientôt dégagés.

On était à la dernière nuit de l'année, et la coutume locale veut qu'on la passe à table, Un beau poisson est sur la braise, et on vient m'inviter au banquet improvisé. Je m'excuse sur la nécessité de garder le jeûne pour pouvoir dire la Sainte Messe; mais comme il manquait encore quelques instants à minuit, je goûte au poisson et je bois à la santé des convives; puis je m'en vais reposer jusqu'à l'aube; alors, le bruit de quelques fusées et d'un petit canon dans le lointain me réveillent.

Voici donc que les premiers rayons du soleil naissant me présentent le panorama de *Bella Vista* et de ses environs. Puis, c'est la réception cordiale en même temps que solennelle que me fait M. Emmanuel de Albuquerque, au nom des Indiens du *Cayary*, au nom de ses frères, de leurs familles, et des nombreux assistants.

Sans retard, l'autel est préparé dans une salle; Je célèbre la Ste Messe. A l'Evangile, je laisse parler mon cœur sur l'histoire de la Pieuse Société Salésienne, et sur l'avenir du *Cayary* et du *Tiquié*; et j'espère que si le bon Dieu veut, les secours de nos bienfaiteurs nous aideront à réaliser notre dessein.

Les quelques jours que j'ai passés à *Bella Vista*, ne s'effaceront jamais de ma mémoire, tellement on a été aimable envers le missionnaire, qui d'autre part a recueilli une abondante moisson spirituelle.

Dans le royaume des Tucans — D'une maloca a l'autre — Au terme.

Le gouvernement considère les sauvages comme propriétaires des immenses terrains qui s'étendent entre cette région du Brésil et la Colombie; terrains dont on ne connaît ni la valeur ni l'étendue, pas plus que le nombre des habitants: car les civilisés ne le parcourent pas autrement qu'en suivant les cours d'eau et sans jamais s'y arrêter.

M. Manduca de Albuquerque m'introduit dans ce royaume mystérieux ; il dirige notre expédition qui se compose en tout de quatorze personnes, y compris son plus jeune fils Floriano, âgé de 10 ans à peine, mais fort intelligent, à qui je décerne le titre d'amiral pour la dextérité avec laquelle il sait faire évoluer son petit canot.

Nous étions partis le 3 Janvier dans la direction du *Tiquié*, et le surlendemain matin notre petit vapeur remontait cet affluent du *Rio Negro* au milieu d'une double allée d'arbres majestueux; et rien dans ces forêts qui indiquât la présence de l'homme. Silence presque absolu; à peine de temps à autre les cris stridents de quelque bande de perroquets ou le chant de quelque rare oiseau, ou le coup de fusil de M. Manduca sur une *ante* qui lui échappe ou sur un *carara*, qui est une sorte de passereau.

On songe alors à ces récits de cadavres mutilés et jetés dans le fleuve, à ce lieutenant surpris dans un guet-à-pens avec son compagnon et massacré avec lui.....

Nous arrivons le soir à *Manhna-uitera*; à notre approche, trois Indiens en costume primitif sortent d'une cabane; nous les saluons en *nheengatou*, (c'est le dialecte le plus répandu dans ces régions) et ces sauvages le comprennent et le parlent assez bien. M. Manduca prend un de ces hommes avec nous, pour être notre guide dans ces régions qui lui sont familières; et notre voyage continue.

Le jour de l'Épiphanie, nous arrivons à *Tcano cachoeira*, où il y a pour chef le capitaine Michel. Nous sautons à terre, et pour la première fois je vois une malocca (1) ou maison d'Indiens, et j'avoue que ses dimensions ne me laissent pas indifférent. Il n'y a qu'un Indien pour la garder, c'est Joachim, le fils du capitaine. Tous les autres sont à la pêche, à la chasse ou au travail. Je célèbre la Ste Messe dans la malocca: les deux jours précédents, je l'avais dite sur le vapeur. A l'Evangile, j'adresse la parole à mes compagnons de voyage, et leur rappelle leur devoir d'imiter les Rois Mages, en aimant le divin Sauveur et en le faisant aimer.

Nous remontons en barque et à 5 h. du soir, nous étions à *Uira-poco*, à la *Malocca* du *Tuchaua* ou capitaine François.

On nous accueille avec une crainte révérentielle. Je fais aussitôt une distribution de médailles et tous acceptent avec respect. Il y en avait qui me touchaient la soutane, puis se baisaient la main. Beaucoup de mamans me présentent leurs enfants, et moi je bénis en posant ma main sur la tête des bébés; les mamans baisent là où ma main a touché. Tout d'abord, les petits garçons osent à peine s'approcher de moi; mais le courage leur vient peu à peu, quand ils se sont aperçus que je les regarde avec prédilection. Ces scènes impressionnantes se répètent un grand nombre de fois.

Le lendemain, après la Ste Messe célébrée dans la *malocca*, nous reprenons notre voyage. Le long du trajet, nous croisons de temps à autre quelque pirogue montée par des Indiens, et à tous, M. Manduca ordonne de rebrousser chemin et de retourner à leurs *Maloccas* pour y attendre la visite du *Pahy* (missionnaire); ils obéissent tous. Parmi ceux que nous avons rencontrés ainsi, il y avait justement le *Tuchana* Joseph, capitaine de *Pary-Cachoeira*, le point le plus éloigné où il nous ait été possible d'aller, à cause du faible tirant d'eau. Ce capitaine, conscient du devoir que lui imposait sa fonction, me vient au devant, à peine je suis descendu à terre; il me salue en *nheengatou*, se déclare heureux de me voir au milieu des siens, et me présente sa première femme et son fils Joachim, âgé de 18 ans, et héritier du titre de *Tuchaua*.

(1) On trouvera diverses photogravures et une description détaillée de la *malocca*, dans le numéro de Mai-Juin 1916 du *Bulletin*.

Coutumes et langue des Tucans — Le type tucan — La malocca — une nuit dans la malocca — A l'œuvre.

Me voici maintenant en plein dans le royaume des Tucans! Comment démêler les multiples impressions que j'y ai éprouvées?

Le Tucan peut dire avec plus de vérité encore que Bias: « *Omnia mecum porto.* » Il n'a pour tout vêtement que la *poira*, un cordon auquel sont enfilés des graines de diverses couleurs ou un fragment de marbre blanc, et d'ordinaire rien de plus! Les femmes n'ont pas plus de luxe d'habitude; devant moi cependant elles se sont présentées couvertes de la ceinture jusqu'aux genoux. J'éprouvai tout d'abord à cet aspect un sentiment de dégoût, comme en présence du rebut de l'humanité; mais bientôt j'étais saisi d'une profonde pitié: j'aurais voulu pouvoir me dépouiller de tout, pour leur donner. Les jours précédents, quand je célébrais dans une *malocca*, devant les Indiens qui pressés par la curiosité épiaient mes moindres mouvements, il me fallait lutter contre mon émotion toujours croissante; mais, lorsque le lendemain de mon arrivée à *Pary Cachoeira*, je célébrais sur la berge devant ces deux groupes d'hommes et de femmes, au moment de l'élévation mes yeux se remplissaient de larmes, et je demandais avec ferveur à Jésus Hostie d'accorder au plus tôt à ces pauvres âmes de pouvoir le connaître et l'aimer! Après la Messe mon émotion recommence à ces mots du *Salve Regina*: « *exules filii Evæ* » Je ne crois pas qu'il y ait des enfants d'Eve qui soient plus loin de la patrie! Je leur ai adressé quelques mots et j'espère qu'ils auront tout au moins compris que le missionnaire qu'ils voyaient et entendaient était envoyé de Dieu pour leur faire du bien!

J'avais j'espéré rencontrer là une tribu qui comprenne le *nheengatou*, et qui le parle; je comptais même faire avec eux un peu d'exercice dans

cette langue; mais, sauf le capitaine ils parlent un dialecte qui en diffère autant que le provençal du français.

Ils ont une assez belle présence ; ils sont d'une stature régulière, d'une couleur bronze clair, la tête et les yeux ronds, les cheveux généralement noirs et courts. Quand ils sont immobiles, la parfaite harmonie de toute leur personne ferait croire à une belle statue de marbre. Ils ne regardent qu'avec timidité, mais leurs gestes sont sveltes; ils s'affectionnent facilement à qui leur témoigne de l'amitié; mais deviennent soupçonneux si on leur montre de la méfiance. Rancuneux et vindicatifs, ils font payer cher les injures qu'ils ont reçues. Avec eux, comme du reste avec les sauvages en général, le missionnaire doit user de beaucoup de prudence et de charité.

Bien entendu que pour eux les mots littérature, arts, métiers, sont des mots vides de sens; tout leur commerce consiste en échanges, car ils n'ont aucune espèce de monnaie. Ils font la pêche avec des filets et sont très adroits à la chasse, avec le fusil aussi bien qu'avec l'arc: c'est ainsi que M. Manduca après avoir donné huit balles à un Indien avec l'ordre de lui apporet une ante (sorte d'amphibie de la grosseur d'un veau) a vu son homme revenir en lui en apportant deux.

Le Tucan vit dans la *Malocca*, qui lui sert de chambre à coucher, de cuisine et de la salle à manger. La Malocca devient tour à tour atelier pour les travaux domestiques, endroit de réunion par les temps de pluie, et salle de bal les jours de grande fête. Le Tucan y vit, y meurt, y est enseveli: la *Malocca* pour lui, c'est le monde.

Comme du reste on l'a vu par la gravure que le *Bulletin* a donnée en Mai-Juin 1916, les dimensions en sont très vastes: elle couvre une superficie de 40 à 50 mètres sur 14 ou 20; la hauteur au centre est de 12 mètres et de 2 aux bords. On dirait un hall de chemin de fer avec deux entrées principales, presque toujours ouvertes, et diverses petites portes latérales qui ne s'ouvrent que dans le cas de nécessité. La charpente est en bois de premier choix; les interstices sont garnis de branches de palmier ou de paille qu'il faut remplacer chaque deux ou trois ans.

J'ai voulu observer de près le Tucan, dans les détail de sa vie quotidienne. Afin de pouvoir commencer de bonne heure mon étude, j'ai obtenu de Capitaine la permission de passer la nuit dans la *malocca*, à l'insu de tous les autres Indiens, dans un recoin à proximité de la porte d'entrée. A 10 h, ils étaient tous rentrés: chacun dans son hamac, et moi dans le mien. Il régnait un profond silence, et l'obscurité eût été absolue, sans un feu qui est entretenu toutes les nuits par une des femmes les plus âgées. Vers les 4 h. du matin, j'ai entendu qu'on se levait, et j'ai fait de même; ils sont allés au fleuve par petits groupes pour prendre leur bain. A leur retour, ils sont tous mis aux préparatifs du déjeuner. Chaque foyer a sa part de travail, et ensuite tout ce qui été préparé est apporté au centre où les femmes distribuent la nourriture aux hommes d'abord, et elles se servent ensuite.

Après le déjeuner, ils sont presque tous sortis: les hommes pour aller à la chasse ou à la pêche, ou pour déboiser quelque terrain à cultiver; les femmes pour faire du bois, pour semer ou récolter; mais elles ont soin de revenir à temps pour préparer le repas. Les mamans ont en outre à s'occuper de leurs bébés, et elles le font avec des attentions vraiment maternelles. Tant qu'ils sont tous petits, elles les portent toujours avec elles sur les bras, ou sur les épaules.

Aliments et boissons — Un peu de catéchisme — Légère indisposition — Scènes touchantes.

Les aliments sont tout ce qu'il y a de plus simple pour leur nombre, leur nature et leur préparation. Les mains tiennent lieu de cuiller et de fourchette. Au poisson et au gibier on préfère la *kiinha pira*, qui est du piment cuit et se mange avec un tout petit peu de poisson. Il y a aussi l'*ipada* qui est une poudre préparée avec un mélange de feuilles de la plante de même nom et de feuilles de bananes, le tout séché au four et réduit en poussière; on le prend par pincées ou on se le verse dans la bouche à l'aide d'un sachet fait avec l'écorce du *turury*, arbre extrêmement poreux. En fait de pain, on a le *curada*, qui se prépare avec un tiers de farine de manioc, et deux tiers de farine de froment, en manière de gâteau.

Ces Indiens ont plusieurs sortes de boissons qui sont en même temps nutritives. La principale est le *cachiry*. On prend trois mesures de fleur de farine de manioc et huit mesures du même produit, mais où l'écorce n'a pas été enlevée. On presse énergiquement, et il en sort un liquide appelé *manicuera*, qui à lui seul constitue déjà une excellente boisson. Quand le bloc de farine est bien sec, on l'additionne d'un peu de fleur de farine cuite et mâchée; dans le même récipient on met solide et liquide, et on laisse le tout fermenter pendant douze heures, et le *cachiry* est préparé par les femmes, pour être bu..... par les hommes.

Le *capy* est la décoction de l'écorce d'une plante grimpante dont je ne sais pas le nom, avec addition d'une légère dose de tabac brûlé. Cette boisson produit des effets très curieux: sans oc-

casionner l'ivresse, elle surexcite extraordinairement le système nerveux et enflamme l'imagination, qui ne voit plus que reptiles, oiseaux, miroirs, étoiles, etc. La fantasmagorie dure parfois plus d'une heure.

La *pupunha* est une boisson inoffensive, que l'on prépare avec le fruit d'un palmier spécial qui porte le même nom. On lave d'abord les gousses; puis on les met dans un vase contenant de l'eau tiède pour en ramollir la pellicule; on les dépouille de l'écorce et on en exprime le suc que l'on fait passer à travers un tamis. Quand ce liquide a déposé, on le boit avec un peu de sucre.

J'ai essayé de tous les mets, non sans faire un peu la moue avec le *kiinha pira*, que j'ai trouvé fort piquant; j'ai bu avec satisfaction la *pupunha*; j'ai savouré le *cachiry*, mais j'ai refusé de goûter au *capy*.

Je n'ai pas manqué de réunir les enfants les plus grands pour leur enseigner au moins le signe de la croix en *nheengatou*. A la fin je leur ai donné comme récompense une image et un cigare, et j'ai ri de bon cœur à voir en même temps leur embarras à ne pas savoir où mettre l'image et leur désinvolture à fumer le cigare.

Le lendemain je célèbre la Messe sur le point culminant de la petite île qui se trouve au milieu du fleuve, entourée du plus beau panorama; l'assistance se composait d'une foule d'Indiens des environs et même de régions éloignées. Un peu plus tard, je suis allé observer les cultures qui sont presque totalement le fruit des sueurs des femmes, traitées comme des esclaves, Plus on avance dans l'intérieur, et plus est dure leur condition.

Tandis que je contemplais les plantations de manioc, d'*amacacheira*, de *pimenta*, et de *padou*, qui se font avec des instruments rudimentaires, il arriva cinq jeunes gens pour charger des paquets de feuilles de *padou*, en vue des deux jours de fête. J'ai voulu voir de près comment on préparait aliments et boissons dans la *malocca*, transformée en une vaste entreprise, avec des feux isolés allumés dans les quatorze sections correspondant à autant de familles qu'en contient la *malocca*, plus un quinzième feu situé presque au centre.

Sur le soir, je me suis senti légèrement fatigué: le séjour en barque et sur les ferry-boats, la tension d'esprit continuelle pour arriver à me faire comprendre et sans doute aussi l'indigeste *curada*, en étaient la cause. Le matin, je prolonge un peu plus mon repos; mais ces chers néophytes ne me voyant pas paraître, viennent au fleuve en criant à tue-tête pour attirer mon attention. J'ouvre le hublot de ma cabine, et je les vois qui nagent et font des cabrioles. Pour s'essuyer ils vont se rouler sur le sable, puis ils retournent se laver dans le fleuve! Cette scène me rappelle le petit muet dont Silvio Pellico parle dans *Mes Prisons*, et je me sens tout ému.

Peu après, j'avais devant moi un autre spectacle bien touchant: des Tucans étaient arrivés par groupes, de plusieurs points assez distants; et il leur fallut attendre un temps passablement long pour pouvoir me présenter leurs enfants à bénir et recevoir la médaille sur laquelle ils comptaient. J'ai demandé à Dieu de plutôt me faire souffrir, mais de ne pas priver mes petits indigènes et ces pauvres pélerins de la joie de voir le missionnaire qui pouvait être pour eux le commencement du salut.

Idées religieuses des Tucans — Une fête en l'honneur de la visite du Missionnaire — Les Baptêmes — Les adieux.

J'ai pu découvrir bien peu de chose sur leurs idées religieuses, soit à cause de la difficulté qu'il y avait à se faire comprendre de part et d'autre, soit aussi peut-être parce qu'ils ne voulaient pas faire connaître leurs secrets. Tout ce que je puis affirmer de certain, c'est qu'ils ne sont pas idolâtres. Ils croient à un *Bucha-nassou* (grand serpent) qui de la mer les a transportés jusqu'aux rives du *Cayary*. Ils le vénèrent comme le Bon Esprit.

Ils croient aussi au *Jurupary*. ou esprit mauvais, et ils célèbrent une fête en son honneur. Avant de la célébrer, ils en envoient avis aux Indiens du voisinage et même éloignés. Quand l'heure de la cérémonie est arrivée, ils en donnent le signal avec d'énormes trompettes faites avec des écorces d'arbres et du bambou; ces trompettes, qui en temps ordinaire sont tenues cachées dans des endroits inaccessibles, ont un son lugubre imitant les hurlements des animaux féroces. Parfois ceux qui les portent sont vêtus d'une façon bizarre, et il est défendu aux femmes de les regarder sous peine de mort; aussi, pour éviter la tentation de succomber à la curiosité, comme pour échapper à tout soupçon les pauvrettes vont-elles se cacher dès qu'elles entendent au loin ce son sourd et mystérieux; et elles restent dans leur retraite jusqu'à ce que ceux qui portent le redoutable instrument se soient éloignés tout à fait.

Cette fête est appelée *Jurupary*; on commence par s'offrir les uns aux autres des fruits et autres présents; puis on se flagelle réciproquement. Viennent ensuite les danses accompagnées de copieuses libations jusqu'à l'ébriété. Pourtant, on observe rigoureusement la séparation des sexes pendant toute la réunion, et on est obligé de sortir par groupes. Pendant la danse, c'est à peine si on tient par le bras son compagnon ou sa compagne.

Cette fête est-elle un mystérieux culte d'honneur rendu au démon de même nom? La défense faite aux femmes de regarder les porteurs des trompettes est-elle une captieuse invention des Indiens pour mieux exercer leur domination sur la femme? Voilà deux points d'interrogation auxquels je ne saurais donner de réponse satisfaisante.

Une chose est certaine, c'est qu'il faut enseigner aux Tucans les vérités de la foi et leur montrer à vivre selon les règles de la loi chrétienne et de la civilisation. Alors seulement on verra disparaître par degrés le *Jurupary*, avec les flagellations, l'ivrognerie, les danses et la nudité. La grâce de Dieu, le zèle prudent des missionnaires obtiendront cette difficile transformation.

J'aurais pu à trois heures de l'après-midi, sans grand effort, réaliser une partie de mon programme et baptiser 25 Indiens dont j'avais déjà pris les noms; mais mes compagnons de voyage veulent que la cérémonie soit remise au lendemain. On fait donc une petite excursion. Or, à peu de distance de la *malocca*, je vois un groupe d'Indiens qui se disposent militairement. Pourquoi? C'est pour donner une fête en l'honneur du *Pahy* (misionnaire).

Tout d'abord le *Tuchaua* (capitaine) et son conseil avaient décidé de donner un *Jurupary*; mais le projet n'ayant pas été approuvé, ils s'étaient contentés d'une fête plus modérée. Les voilà donc tout bariolés de la tête aux pieds, avec des lignes tracées dans toutes les directions; plusieurs s'attachent sous le genou droit des écailles de poisson qui feront fonction de sonnettes; d'autres ont comme des bracelets aux poignets, des colliers autour du cou et sur la tête une sorte de casque composé de plumes éclatantes d'*araras* et autres perroquets, de hérons, et d'oiseaux-mouches; sur le front, ils ont un haut panache et leurs épaules sont couvertes de crinières: on croirait voir des officiers en grand uniforme!

Cependant la fête commence. La *malocca* est convertie en une grande salle, mais sans ornements; bien entendu, séparation rigoureuse des hommes et des femmes; en outre, je remarque ça et là divers groupes de gens debout ou assis sur des bancs larges et bas. Les guerriers font leur entrée avec un bâton noueux à la main droite; leur main gauche est appuyée sur l'épaule du voisin. Ils marchent à pas comptés, mais obliquement, en inclinant tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche; et de temps à autre ils frappent du pied droit pour faire résonner les écailles; ces mouvements sont accompagnés presque sans interruption d'une mélodie consistant en quelques notes seulement, et qui rappellerait un lugubre chant religieux plutôt qu'un hymne guerrier de fête. Ils brodent là-dessus des récits fabuleux d'oiseaux, d'ours, de chasses et d'autres motifs de ce genre, en un langage qu'ils sont seuls à comprendre.

Il y a ensuite un temps de repos qu'ils mettent à profit pour recevoir deux à deux, avec un cérémonial déterminé, et absorber les boissons capiteuses du *cachiry*, du *capy* et autres, qui leur affaiblissent la tête pour donner momentanément plus de vigueur aux jambes, et qui en fin de compte les leur enlèvent de partout. Ce temps de repos leur sert aussi pour sortir en groupes et saluer au passage collectivement ceux qui ne dansent pas, et ils le font tant à la rentrée qu'à la sortie. Tout le temps que dure le festival, on entend un bruit ininterrompu de voix, de notes discordantes que fournissent des instruments de musique en canne de bambou ou en os d'animaux. Au supplice de l'ouïe vient bientôt se joindre celui de la vue, lorsque, après le coucher du soleil, on est éclairé par la lumière falotante des foyers..... Et comment décrire la confusion qui règne là-dedans! J'étais sur la place devant la *malocca*, et je me faisais renseigner sur ce qui se passait; mais enfin accablé de fatigue, je me retire.

Le lendemain matin, je célèbre la messe à bord: l'assistance est nombreuse et des plus variées; la berge est couverte de *Tucans* dans toutes les postures: debout, à genoux, assis, étendus sur la sable ou juchés sur les arbres. C'est une scène renouvelée de la première messe sur la terre de *Santa Cruz*. Ensuite, sur la rive, j'administre le baptême à ceux qu'il était convenu, sauf à quelques-uns qui tenaient absolument à avoir pour parrain des absents qu'on ne pouvait attendre.

La cérémonie terminée, je prends congé de ces braves gens; on s'embarque et le bateau s'ébranle. Mais voici une gracieuse surprise: les enfants se jettent à l'eau tous à la fois et atteignent un rocher qui émerge au milieu du fleuve. Je les salue de tout cœur *Eré, eré!* (adieu, adieu). Je les salue encore de la main, je les bénis, j'agite le mouchoir. Mais ils demeurent immobiles, les yeux rivés sur nous. Quel charmant tableau vivant!

Notre bateau était déjà à un demi-kilomètre, et le groupe ne s'était point débandé; personne n'avait bougé..... *Eré, eré!*, voudrais-je encore leur crier, mais l'émotion étreint ma voix. Je ne les vois bientôt plus que d'une manière confuse. J'agite mon mouchoir en disant un dernier *erè!*; à ce moment notre bateau arrive à un tournant du fleuve, et la ravissante vision disparaît..... Mais je l'ai toujours devant les yeux ce tableau; il est gravé dans mon cœur d'une façon ineffaçable! Durant mon voyage j'ai vu bien des groupes de sauvages et de civilisés, qui m'ont laissé une vive impression, mais ce rocher vivant l'emporte sur tout le reste.

En aval du Tiquié — Importance de la moisson — Encore un Jurupary.

En redescendant le fleuve, j'étais en proie à un sentiment de tristesse. Combien de Tucans, me disais-je, n'y a-t-il pas encore dans tous ces parages le long du *Tiquié* et de ses nombreux affluents!

Et quand les verrai-je? Et après eux, il y aurait encore à visiter les *Macus*, qui sont entièrement sauvages, et qui pour éviter tout contact avec les autres hommes vivent au milieu des forêts et des plaines. Ils ne se nourrissent que de fruits; pour tout abri contre la nuit et les intempéries, ils ont à peine quelque misérable cabane improvisée avec des pieux et des branchages. Ce sont les plus nomades, les plus abandonnés et les plus méprisés de tous les Indiens... Et puis, cette zone du *Tiquié* n'est qu'une petite partie de notre Mission. Qu'est-ce donc ce que j'ai vu par rapport à ce qui me reste à voir et surtout à ce qui nous reste à faire!

Quand je remontais le fleuve, j'avais pu observer une certaine défiance de la part de quelques *capitaines*, en même temps que beaucoup de timidité, je pourrais dire de peur, chez la plupart des Indiens. A mon retour, j'ai vu que ces préoccupations avaient presque entièrement disparu; il y avait beaucoup plus de gaité et des signes d'un respect mêlé d'affection. Sans doute, le *Pahy* (missionnaire) est le représentant de Dieu, mais c'est aussi l'homme du peuple et surtout l'ami des enfants: aussi, ces derniers étaient-ils les plus empressés à courir au devant de moi pour me conduire à la *malocca*.

A une de ces stations, une bonne vieille m'a salué en parcourant toute la gamme chromatique, avec force gestes et sans s'arrêter de parler. Que pouvais-je bien lui répondre? Je l'ai remerciée et lui est promis de ne répéter à personne ses secrets; et j'ai tenu parole, car je n'avais rien compris du tout.

Vers le terme de mon voyage, à *Paranary*, une surprise m'attendait. J'entends retentir une trompette accompagnée de divers autres instruments... Plus de doute; en même temps que je descendais du haut *Rio Negro*, le *Jurupary* arrivait du fond de la forêt vers la maison de M. Joseph Tavarès, mon hôte. Deux fois j'avais pu l'éviter, mais ici, aux portes de *S. Gabriel*, il me faudrait le subir, car il était impossible de continuer le voyage à moins de vouloir s'exposer à faire naufrage. Heureusement l'on me dit que la chose allait se passer avec toute la décence voulue; car ceux qui prenaient part à la fête étaient tous des employés et des ouvriers de la maison. J'ai à peine le temps de saluer le maître de la maison et sa femme, et ils ont déjà fermé portes et fenêtres. Enfin le *Jurupary* arrive au milieu de de l'obscurité la plus complète, de sorte que sans avoir aucun danger de mort à courir, je n'ai pu voir la trompette fatale. J'en ai pourtant entendu le son rauque et caverneux; parmi les ombres, j'ai aperçu des gens qui ont déposé je ne sais quel objet sur la place devant la maison, puis ont exécuté une danse qui a duré assez longtemps et se sont éloignés. Alors portes et fenêtres se sont rouvertes; on a rallumé les lampes et chacun a été délivré de la crainte d'être condamné à mort. On a porté dans la maison les offrandes de fruits qui avaient été déposées dehors, et la cérémonie a commencé, je veux dire la distribution réciproque des coups de verge. Puis est venue la danse. Chacun des hommes tenait à sa main droite un instrument de musique en bambou, assez long et encombrant, et avait la main gauche appuyée sur l'épaule de son voisin. Cette mélodie pauvre de notes, la danse de quelques pas en avant et de côté, le tout fait avec tant de précipitation qu'il n'y a de repos ni pour le musicien ni pour le danseur, tout cela est extrêmement ennuyeux pour le spectateur! Qu'en doit-il être alors des acteurs eux-mêmes? Et pourtant ils y trouvent tant de plaisir qu'il sont capables d'y passer la nuit toute entière!

Le matin du 12, après la Ste Messe, j'ai administré un certain nombre de baptêmes, et peu après je rentrais à *S. Gabriel*, où j'ai retrouvé mes chers confrères qui attendaient impatiemment mon retour.

Le Dimanche, nous avons chanté une grande messe avec accompagnement d'harmonium (nous venions juste d'en recevoir un). Nous avons aussi chanté un *Magnificat* d'action de grâces à N. D. Auxiliatrice, pour m'avoir si bien aidé tout le temps de ma première visite apostolique.

Les besoins de la Mission — Ecoles et catéchismes — L'étude du Nheengatou — Nécessité d'un petit vapeur.

Voilà, bien aimé Père, une relation un peu longue peut-être, mais fidèle, de mes deux mois de voyage au milieu des civilisés et des sauvages. Vous pourrez vous faire une idée du point où nous en sommes dans cette nouvelle Préfecture Apostolique: tout va bien du côté de la santé et des rapports avec les Autorités civiles, et la sympathie des populations nous est acquise; mais nous aurons du mal à lutter contre les abus qui se sont introduits grâce à l'ignorance qui a régné si longtemps; enfin, avec les sauvages, nous aurons beaucoup de difficulté, à cause de notre petit nombre et de notre maigre budget.

Je suis persuadé plus que jamais que:

1. Soit pour les civilisés comme pour les ha-

bitants de la forêt, le salut est dans la formation de la jeunesse par l'enseignement sous toutes ses formes et par les catéchismes.

2. Pour nous adonner à cette mission éducatrice, il nous faut avant tout pouvoir nous exprimer dans le dialecte qui est le plus courant.

3. Pour un grand nombre de motifs, il nous faut absolument un bateau à vapeur; et comme il nous servira à porter le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ sur le parcours du Rio Negro et de ses affluents, je lui donnerais volontiers le nom de *Christophe*.

Afin de pourvoir au premier désidérata, du mieux qu'il nous est possible, nous avons déjà ouvert un Patronage, un modeste externat et même un embryon d'*école d'agriculture*, ici, à Saint Gabriel, centre de la Mission.

Quant au second po nt, nous avons déjà mis sur le métier une petite *Grammaire Portugaise-Nheengatou*, à l'usage de nos élèves.

Et pour ce qu est de porter la foi aux infidèles d'une manière digne, prompte et efficace, nous nous en remettons à la générosité de nos Bienfaiteurs.

Je termine en vous demandant une bénédiction toute particulière pour vos fils du Rio Negro, et en particulier pour celui qui se dit

Votre affectionné en Jésus Christ
LAURENT GIORDANO, *prêtre.*

*
* *

(*Deuxième lettre du Préfet Apostolique Don Laurent Giordano*).

S. Gabriel, le 20 Avril 1917.

Très vénéré Père Don Albera,

Comme suite à ce que je vous écrivais en date du 1er Mars dernier, voici ce que l'on pourrait appeler un premier pas vers les *Macus*.

Il y avait quelques jours à peine que j'étais rentré à St *Gabriel*, après mes excursions le long du *Cayari* et du *Tiquié*, quand on me dit que dans les forêts qui sont presque en face de St Gabriel, sur la rive opposée du *Rio Negro*, il y a un certain nombre de Macus, venus du Rio *Cury-Cury*, et qui errent à l'aventure. Je saisis avec empressement cette occasion de leur faire une visite. Justement M. Antoine Porfirio, notre bon ami, venait de les engager à travailler pour lui à couper des branches de palmier en échange de quelques petits cadeaux.

Une fois passé le fleuve, nous avons encore pas mal de chemin à faire dans la forêt pour trouver trace de leur passage. Enfin nous voyons des cabanes abandonnées qui avaient dû leur servir temporairement pendant qu'ils travaillaient en cet endroit. M. Antoine se met alors à leur crier qu'il est accompagné du *Pahy* (le Missionnaire), afin que la vue d'un inconnu ne les mette pas en fuite et qu'ils se couvrent quelque peu. Chemin faisant, nous rencontrons quelques hommes aux cheveux longs et ébouriffés, avec leur *Tuchaua* (chef), le capitaine François. En leur compagnie nous allons vers leur petit campement qui consiste en des tentes faites avec quatre pieux; la largeur est celle d'un lit plus qu'ordinaire ; elles sont couvertes de feuillage ; un filet très léger tissu de fils de palmier est tendu au milieu ; au dessous est le feu qu'on maintient toujours allumé.

Dans trois de ces filets il y avait des Indiennes avec leurs bébés. Des enfants aidaient leurs pères au travail. Je leur donne à tous une médaille pour avoir entrée dans leur cœur. Ils parlent le plus indéchiffrable des dialectes indiens: heureusement quelques-uns comprennent le *Nheengatou* qui est plus répandu et même le parlent quelque peu.

Je les ai invités à venir à S. Gabriel, et à y amener leurs enfants à baptiser; en retour, j'irai l'année prochaine leur rendre visite au centre de la forêt où ils habitent de préférence.

Ils ont promis et m'ont tenu parole; ils sont venus assez nombreux, et j'ai eu la consolation d'administrer le baptême solennel à six Macus, avec pour parrains quelques charitables Messieurs de S. Gabriel. Je les congédie avec de petits cadeaux, tandis qu'ils repartaient le soir même pour leur campement improvisé. C'était le 18 Février.

Voilà un premier pas de fait dans l'œuvre de relèvement des Macus, qui vivent en nomades dans les forêts en deça du *Cury-Cury-Ary;* nous leur avons fait une petite visite d'amitié; ils nous l'ont rendue; ils ont dû être satisfaits, et ils feront partager leurs impressions aux autres de la tribu. D'autre part, les parrains et leurs familles ont pris comme un engagement tacite de nous venir en aide dans cette œuvre d'humanité et de patriotisme.

Nous avons baptisé dans une autre circonstance deux autres Indiens de la même tribu, deux jeunes gens déjà formés et demi-civilisés, venus du Rio Teia où il y en a un grand nombre.

Je me persuade chaque jour davantage que le bon Dieu me voulait en mission chez les sauvages. Les privations et les incommodités qu'il m'a fallu subir pendant ces courses m'ont plutôt fait rajeunir. Puissé-je passer ce qui me reste de jours avec les enfants de la forêt; je pourrais faire ainsi un peu de pénitence pour mes péchés, en même temps que j'acquerrais quelques mérites pour l'autre vie. Il me semble que d'ici on doit plus facilement s'envoler au Ciel!

Il convient que je rédige un rapport sur tout

ce qui s'est fait en ces deux années pour être présenté à S. Em. le Cardinal Préfet de la Propagande, et je vous en enverrai le double pour le *Bulletin Salésien*.

S. G. Mgr Joffily, évêque de l'Amazone, notre insigne ami et bienfaiteur, m'a écrit, comme du reste il l'a fait à notre Inspecteur Don Rota, qu'il tiendrait beaucoup à avoir les Salésiens dans la Capitale; et volontiers même il leur cèderait son palais épiscopal pour qu'ils y ouvrent une Maison d'éducation; en réalité, une Maison à *Manaos* est pour nous de toute nécessité. Mais c'est une question de temps, puisque c'est une question de personnel.

Mon bien cher Don Balzola est parti avant-hier pour le Rio Negro inférieur. Il doit aller jusqu'aux bouches du Rio Branco, pour revenir au milieu de Juillet, afin que je puisse remonter le fleuve même pendant la saison des pluies, et faire une visite aux Indiens qui vivent le long des deux rivières de l'*Issana* et du *Xi* . Pendant trois mois environ je vais rester seul, sans aucun autre prêtre avec moi. C'est le plus grand de tous les sacrifices; espérons que cela ne durera pas!

Veuillez bénir, bien-aimé Père, celui qui est heureux de se dire

Votre fils obéissant et affectionné

LAURENT GIORDANO, *prêtre salésien.*

Les relations que l'on vient de lire ont été communiquées par leur auteur à S. Exc. le Nonce Apostolique du Brésil, Mgr Scapardini, et il a reçu en retour la réponse suivante :

Illustrissime et révérendissime Seigneur,

J'ai lu avec le plus affectueux intérêt votre lettre du 18 juin dernier, dans laquelle vous me donniez des nouvelles si consolantes de la Mission qui a été confiée à vos soins.

N. S. P. le Pape n'a rien plus à cœur que l'œuvre d'évangélisation au milieu des Indigènes de ces régions, abandonnés à eux-mêmes ou victimes d'inhumains trafiquants. Cette œuvre fait l'objet des sollicitudes du Saint Siège qui l'a hautement encouragée.

Aussi mettrai-je une attention spéciale à user de mon influence auprès du gouvernement du Brésil, pour favoriser par tous les moyens en mon pouvoir le développement progressif de la Préfecture Apostolique du Rio Negro, qui commence sous de si heureux auspices.

Veuillez donc agréer les vœux que je forme pour la prospérité de vos entreprises, en même temps que je vous bénis de tout cœur vous et vos dévoués coopérateurs, et que je me dis avec les sentiments de la plus sincère estime,

de votre Seigneurie illustrissime et révérendissime

serviteur très dévoué en Jésus-Christ

ANGE G. SCAPARDINI

Archevêque, Nonce Apostolique.

UN EVÊQUE SALÉSIEN

gouverneur de province.

Au Matto Grosso, Mgr François d'Aquin Correa, coadjuteur de l'archevêque de Cuyaba, s'est vu prier par ses compatriotes d'accepter la charge de gouverneur de l'Etat. Sur l'avis favorable du Nonce Apostolique, il a consenti, dans l'espérance de servir les intérêts moraux et matériels de son pays. Nos meilleurs vœux à notre éminent confrère.

Le fait de proposer un jeune évêque en qualité de gouverneur civil d'un Etat avait bien quelque chose d'extraordinaire à l'heure actuelle, et il était tout naturel que celui qui était l'objet de ce choix en demeure un peu déconcerté. De fait Mgr d'Aquin Corréa opposait d'abord un énergique refus à la proposition qui lui était faite, malgré tout l'honneur qu'elle lui procurait; et si finalement il s'est rendu à de pressantes instances, c'est quand il a vu que son acceptation était l'unique moyen de conciliation entre les divers partis et que le Nonce a eu parlé.

Le jeune Président a exposé en un éloquent discours la lutte qui s'est élevée en son âme, quand il a considéré d'une part combien peu il se sentait préparé à une telle fonction, et de l'autre le devoir où il était de se sacrifier pour le bien de sa chère patrie. Il lui a semblé qu'il était indigne d'un évêque de refuser à son pays natal ses services, alors qu'il était à même de ramener la paix avec tous les avantages qui en peuvent découler. Les yeux fixés sur la croix épiscopale qu'il porte sur la poitrine, et se souvenant de ce qu'est au fond la mission d'un pasteur d'âmes, Mgr d'Aquin s'écriait:

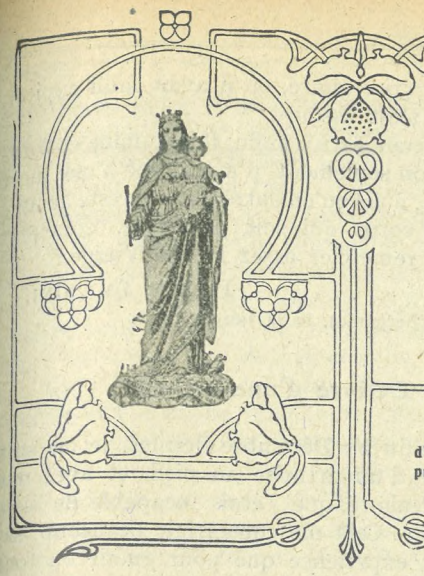
— Il ne faudra certes pas venir demander à un évêque la solution des problèmes d'ordre administratif, économique, financier, industriel, etc. etc. Mais le problème de la paix, en voilà un qui entre bien dans les attributions d'un ministre de Celui qui a dit aux hommes: *La paix soit avec vous!*

Un nouvel évêque Salésien.

Le 15 février dernier, N. S. P. le Pape a nommé évêque de *Corumbà* notre cher confrère Helvétius d'Oliveira. *Corumbà* est un diocèse suffragant de *Cuyabà*, que nous venons de nommer à propos de Mgr Corréa.

Le nouvel élu est Brésilien lui aussi, et est âgé de 42 ans. Il a fait ses premières études au Collège Salésien de Nictheroy, près de Rio-de-Janeiro. Une fois entré dans notre Société, il est venu compléter ses études en Italie pour mieux connaître l'œuvre Salesienne.

Doué d'un caractère calme et entreprenant, le nouvel évêque fera certainement un grand bien dans la nouvelle mission qui lui est assignée par la Providence.



LE CULTE
de Marie Auxiliatrice

Nous sommes persuadé que dans les difficultés actuelles nous n'avons pas d'autres consolations que celles du ciel, et parmi celles-ci l'intercession toute-puissante de la Vierge bénie qui est en tous les temps le secours des Chrétiens.

PIE, PP. X.

Grâces de Marie Auxiliatrice

Déclaration. — Conformément à la décision du Pape Urbain VIII nous déclarons que toutes les grâces ou faits rapportés dans le *Bulletin Salésien*, n'ont qu'une autorité purement humaine, et que nous les soumettons sans réserve au jugement du Saint Siège.

Indre et Loire. — Je vous envoie la somme de sept francs en reconnaissance de plusieurs grâces obtenues. Je demande de nouveau à N. D. Auxiliatrice qu'elle me protège ainsi que ma famille.

M. BRUNET.

Toujours confiante en vos bonnes prières, je viens de nouveau vous demander des prières pour mon cher fils aviateur au front. Il a eu à subir le 18 Avril le bombardement d'un avion ennemi, et a été obligé d'atterrir avec son appareil criblé de balles et inutilisable. Comme vous le voyez, il a été bien protégé, car il n'a aucun mal.

Je le recommande à vos prières et à celles de vos enfants et vous adresse une offrande de dix francs.

5 Mai 1917.

M. M.

Veuillez je vous prie trouver sous ce pli un bon de poste de 10 fr. J'avais fait une promesse de messes aux âmes de Purgatoire si j'obtenais par l'entremise de N. D. Auxiliatrice une grâce temporelle. Ayant été pleinement exaucée, je viens remplir ma promesse, avec prière de vouloir bien l'insérer dans le « B. S. ».

Je vous prie de m'aider à remercier notre bonne Mère; jamais je ne lui témoignerai assez ma reconnaissance. Je puis dire en toute vérité que je ne me suis jamais adressée vainement à Elle aussi je voudrais engager tous les cœurs à se confier toujours à cette si tendre Mère.

Valence d'Agen.

M. B.

Ayant obtenu une grâce après promesse faite d'en demander l'insertion dans le « Bulletin Salésien, je vous prie de vouloir bien remercier N. D. Auxiliatrice qui nous a pleinement exaucés.

U. L. R.

En 1879, j'ai pu voir Don Bosco à Turin et m'entretenir avec lui. Au moment où je prenais congé, il me remet une image de N. D. Auxiliatrice sur laquelle il avait écrit ces mots: « Que Marie vous guide vers le Ciel, et bénisse toute votre famille! Jean Bosco, prêtre. » De plus, il me donnait une médaille.

Au moment où mon fils a dû partir pour la guerre, je n'ai rien trouvé de mieux que de lui passer cette médaille au cou, en lui disant: « Baise-la tous les jours! baise-la au moment du danger! Don Bosco et Marie Auxiliatrice seront ta sauvegarde. » Or, ce fils a déjà échappé à beaucoup de dangers. Le 23 Mai, il partait pour un des points les plus dangereux du front. Le 24 était une journée de terrible mêlée. Le 3 Juin il m'écrivait: « Si vous saviez combien la Sainte Vierge a été bonne envers moi!... Demain, ce sera encore une mauvaise journée ». A partir de ce jour, jusqu'aujourd'hui 28 Juillet, plus de nouvelles; mais il vient de m'écrire: « Ne te chagrine point maman; je suis sain et sauf, non point par la vertu de mes prières, mais grâce à la médaille que je porte au cou et à l'intercession du Vén. Don Bosco ».

Merci, ô bonne Mère! Je t'ai bien priée aux jours de l'attente angoisées, mais jamais ma confiance en toi n'a fléchi. Oui, tu protégeras encore ce cher enfant et me la reconduiras plein de santé, de vertu et de courage!

LOUISE VESPIGNANI née BELLENGHI.

Rome, le 28 Juillet 1917.

Au mois de Novembre de l'année dernière, je me trouvais bien fatiguée.

J'étais atteinte de névralgie au bras gauche, et si douloureusement, que je ne pouvais reposer ni jour ni nuit; quelquefois encore le bras deve-

nait absolument inerte et comme paralysé; en outre, je n'avais plus la force de marcher. J'étais donc obligée de passer tout mon temps au lit, et je demandais à Dieu de daigner adoucir ma souffrance. Plusieurs mois se sont passés ainsi. Mais un jour une personne amie me conseille de recourir au Vénérable Don Bosco; on m'en procure une image avec une relique, que je garde sur le bras avec une pleine confiance, le jour et la nuit. En même temps, je commence une neuvaine, dans laquelle je récite les prières que Don Bosco indiquait d'ordinaire à ceux qui désiraient obtenir quelque grâce.

Je pus constater tout de suite un peu de mieux; aussi à la première neuvaine en ai-je fait succéder plusieurs autres. Le mieux suivait toujours sa progression lente. Un moment pourtant, la confiance me fit défaut, et j'invoquai un autre intercesseur, pour être exaucée plus promptement, et j'ôtai de mon bras image et relique.

A peine l'avais-je fait, que la douleur reprend avec toute sa première violence; alors pensant que ma détermination avait déplu au Vénérable, je remets sur le bras la relique et l'image. A ce contact, la douleur disparaît à l'instant! Je comprends par là que c'est bien à Don Bosco que je suis redevable de ma guérison presque complète; et j'attends en toute confiance qu'il achève son œuvre. Maintenant je puis déjà m'appliquer au travail, soulever des objets pesants, vaquer à mes occupations, presque aussi bien qu'avant d'être malade! J'envoie une modeste offrande et je publie la faveur en signe de reconnaissance.

Trevi, le 15 Août 1917.

Sœur St Joseph, Abbesse des Clarisses.

Guéri d'une affection cérébrale.

Le samedi 29 Décembre, 1917, vers les 5 h. du matin, mon petit bébé âgé de 6 mois, était atteint d'une grave affection cérébrale, et ne donnait presque plus signe de vie. A peine par intervalles un souffle haletant. Je le voyais sur le point d'expirer d'un moment à l'autre. Je cours machinalement trouver le médecin; mais ma première pensée se porte vers Marie Auxiliatrice, qui plusieurs fois déjà m'a puissamment secouru. Je lui demande de me le prendre si elle voit qu'avec l'âge il puisse devenir méchant et antireligieux. Mais qu'elle me le laisse si avec son assistance, il doit devenir un homme droit charitable, un chrétien modèle. En même temps, je promets une petite aumône. Le médecin se trouvait empêché de venir. A mon retour, je trouve le pauvre petit dans un état à faire pitié. Ceux de la maison me disent qu'il vient de passer par un crise aiguë, où il avait failli expirer; puis qu'il s'est assoupi.

Le médecin arrive enfin; il l'examine et constate que non seulement il a échappé à une mort imminente, mais qu'en outre il ne lui reste aucune partie du corps qui soit paralysée. Comment pourrai-je remercier assez la Ste Vierge?

PIERRE TACCHINI.

Ranica (Bergamo), le 14 Janvier 1918.

Délivré d'une arthrite.

La nuit du 24 Décembre dernier, je me suis vu atteint d'un arthrite au pied, et avec une douleur si aiguë, que j'étais incapable de faire un seul pas. Cela me contrariait beaucoup, sachant par expérience que pour guérir ou tout au moins adoucir ce genre de douleur, il faut une longue cure; et je m'en trouvais atteint juste à la veille de la Noel, et peu de jours avant la fête de notre titulaire, S. Jean l'Evangéliste. A cette dernière solennité devait prendre part notre Evêque, et ma présence était absolument nécessaire. Pour la fête de Noel, je me vis obligé de renoncer à célébrer les trois messes. Cependant une de mes sœurs, dévote de N.D. Auxiliatrice, désolée elle aussi de voir qu'il allait falloir renvoyer toute solennité, a l'heureuse inspiration de suspendre au pied malade une petite médaille qui avait touché les restes du Vén. Don Bosco; et en même temps, elle supplie Marie Auxiliatrice, de vouloir bien à l'intercession du Vénérable m'accorder une prompte guérison. Or, voyez combien Marie est bonne et combien est efficace la médiation de Don Bosco! Le jour de la Saint Jean j'étais tout à fait guéri, et je pouvais prendre part à la solennité, qui s'est déroulée avec beaucoup de pompe, au milieu d'un grand concours de peuple, et notre évêque en a été fort édifié.

Ma reconnaissance envers N. D. Auxiliatrice et le Vén. D. Bosco durera autant que ma vie, d'autant plus que ce n'est point là la seule faveur que j'aie reçue, mais simplement le couronnement d'une infinité d'autres.

Le 15 Janvier 1918.

DON SÉBASTIEN PENATI

Archiprêtre de Granarolo de Faenza.

Une médaille de N. D. Auxiliatrice.

C'est le cœur débordant de joie que je fais connaître publiquement deux faveurs signalées que ma médaille a obtenues durant les grandes vacances.

A peine arrivée chez moi, je trouve une de mes compagnes d'enfance, une jeune fille d'en-

viron 18 ans, qui était gravement malade. Une fluxion de poitrine et une pleurésie l'avaient réduite à l'extrémité. Sa mère désolée ne cessait de pleurer en la voyant tant souffrir. Je lui ai mis ma médaille au cou, et le mieux a commencé aussitôt, Le 15 août, elle pouvait se rendre à l'église pour remercier Marie Auxiliatrice de lui avoir accordé cette grâce. Elle me rend ma médaille, et voilà que peu de jours après tombe malade la femme d'un de mes cousins, mère de trois petits bébés. Le médecin désespérait de la sauver, et elle-même était toute découragée: il y avait de quoi, avec une pulmonite, une bronchite chronique, des douleurs hépatiques et une grande faiblesse au cœur. Ma mère, qui allait souvent la voir, lui porte ma médaille et l'engage à mettre sa confiance en Marie Auxiliatrice; elle qui a opéré tant de miracles peut bien en cette circonstance montrer aux incrédules que l'on ne recourt pas en vain à son intercession. Elle lui conseille de se nourrir avec foi et amour du divin remède de la sainte Eucharistie. Elle a espéré et obtenu sa guérison. Sa reconnaissance envers la céleste Bienfaitrice sera éternelle.

Ancône, Octobre 1917.

ANNETTE PERUZZINI

Ma femme ayant été atteinte d'une grave indisposition, il me fallut appeler d'urgence le médecin. Celui-ci essaye pendant 5 jours d'apporter quelque soulagement aux atroces souffrances de la malade; mais comme il voit que le mal s'aggrave, il conclut qu'il faut la transporter à l'hôpital de Cagliari. A son arrivée elle est aussitôt examinée par les chefs de clinique, qui vu l'état où elle est réduite, disposent aussitôt toutes choses pour l'opération, sans même faire usage de chloroforme ni d'autre calmant. Ils l'ont ainsi opérée pendant plus de deux heures, et on peut bien s'imaginer ce qu'elle a dû souffrir. L'opération avait bien réussi; mais étant donné l'extrême faiblesse de la malade, les médecins me disent franchement qu'il n'y a plus qu'un brin d'espérance!.....

Je me tourne alors avec tout l'élan de mon cœur meurtri et avec une vive foi, vers la secourable mère de Dieu; et au grand étonnement des médecins et de tout le monde, l'état de l'agonisante changeait du tout au tout; au bout de sept jours on la déclarait hors de danger, et maintenant elle est en pleine convalescence.

A qui faut-il attribuer cette faveur, sinon à la Sainte Vierge?

Je joins à cette déclaration une modeste offrande de 5 fr. pour les œuvres du Vénérable Don Bosco.

29 Novembre 1917.

PASCAL MANCA

Je vous envoie 30 fr. en reconnaissance à N. D. Auxiliatrice pour les œuvres Salésiennes. En ce moment l'état de ma fille étant très grave, je vous prie de mettre une intention pour elle dans les prières de vos orphelins; je me recommande tout particulièrement au Vén. Don Bosco.

Une Coopératrice

Ci-joint un mandat de 25 fr. en reconnaissance à N. D. Auxiliatrice pour une grâce obtenue et dont je suis redevable depuis la fin de 1917. De nouveau je me recommande à la protection de la Ste Vierge avec mon mari et mes deux filles.

M. B. (Indre-et Loire)

J'avais prié N. D. Auxiliatrice, le Vén. Don Bosco et Dominique Savio de m'obtenir ma guérison, avec une promesse de la faire insérer dans le Bulletin et d'envoyer un offrande de 20 fr.

J'ai été exaucée et je suis heureuse de remplir ma promesse. Je me recommande toujours ainsi que ma famille aux prières des enfants du Vén. Don Bosco.

Nice, le 1er Décembre 1917.

F. M.

M. Ch. E. (Indre) envoye 100 fr. pour les orphelins français afin qu'ils prient pour lui obtenir de N. D. Auxiliatrice une amélioration de sa santé.

Mlle Marie Gosset à St Remy-les-Chevreuse (Seine et Oise) envoie 20 fr. en action de grâces à N. D. Auxiliatrice pour faveurs reçues.

Janvier 1918.

J'ai l'avantage de vous faire savoir que je vous fais parvenir L. 80 en exécution d'une promesse faite à Notre-Dame Auxiliatrice qui a bien voulu m'accorder une grâce que je lui demandais et dont je ne saurais mieux la remercier qu'en ayant recours à Elle le plus souvent possible.

Veuillez faire célébrer une messe d'action de grâces à l'autel de Notre bonne Mère.

Alexandrie (Egypte).

MAURICE GORRA

NÉCROLOGIE.

France.

AGEN: M. le Chan. Arra, *Tonneins*.

AUCH: M. l'abbé Eugène Lomrentre, curé-doyen de *Nogaro*.

BORDEAUX: M. l'abbé Jacques Villeligoux, curé de *Gujan*.
M. l'abbé E. Barreau, curé de *Labrède*.
M. le Chan. P. A. Berbiguier, Vicaire Général, *Bordeaux*.

GAP: M. le Chan. Guérin, *Gap*.

LE PUY: Rde Sœur Gabrielle Joseph Notonier, *Brioude*.

LIMOGES: M. le Chan. Gras, *Limoges*.
M. l'abbé Groussaud, curé d'*Azerables*.

NICE: M. le Chan. Gonzalve Abbo, *Menton*.

PARIS: M. l'abbé Eugène Collet, prêtre-Prédicateur, *Paris*.

RENNES: M. l'abbé Joseph de St Jan, *St. Jouan de l'Isle*.

S. BRIEUC: M. l'abbé Ange Cotrel, recteur de *Lescouët-Jugon*.
M. l'abbé Goarin, recteur de *Trévélern*.

SEEZ: M. l'abbé H. Blais, curé de *Goneslay*.
M. le Chan. J. Perrichon, à *Alençon*.

VALENCE: M. le Chan. Allemand, *Romans*.

†

AGEN: Mme Delbourg, *Agen*.

ANGERS: M. le baron de Villebois-Mareuil, de *Segré*, mort devant l'ennemi.

BLOIS: Mlle Ruet, *Blois*.
Mlle Marie Hubert, à *Savigny-sur-Braye*.

BORDEAUX: Mlle M. Jacques, à *Blaye*.

BOURGES: M. Charles Pirot, *Chateauroux*.

CARCASSONNE: M. Pierre Azaubert, *La Redorte*.

LE MANS: M. Louis Richer, *Le Mans*.
M. Victor Vernat, *Le Mans*.

LYON: Mme Bonne Néron, *Villemontais*.
Mme Jules Boulin, *St Etienne*.

MONTPELLIER: M. le Comte de Rodez Benavent, *Montpellier*.
M. Xavier Prein, *Pézenas*.
M. Paulin Guiraud, *Cazouls-les-Béziers*.

MONTPELLIER M. Camille Guiraud, *Cazouls-les-Béziers*.
M. Champagnol, *Cazouls-les-Béziers*.

NICE: Mlle Honorine Giaudo, *Nice*.

ORAN: M. Loetsch, *Oran*.

PARIS: M. H. Léger, *Paris*.
Mme Vve Josse »
M. le Dr et Mme Bergeron, *Paris*.
M. Joseph Zylof de Steenbourg, *Paris*.

RENNES: Mlle Caroline Barrande, *Neuilly*.
M. et Mme des Mares, *St Servan*.
Mlle Floride Arribat, *Trévérian*.
M. Logeais, *S. Germain en Coglès*.

REIMS: Mlle Moeller, *Chalons-sur-Marne*.

RODEZ: M. Baptiste Gaffard, *Grammond*.

ST BRIEUC Mlle Marie Rivy, *Quintin*.

ST CLAUDE: Mlle Mariette Rigoulet, *Lons-le Saulnier*.

ST FLOUR Mme Montagut, *St Illide*.

SENS: M. Ulysse Prin, *Joigny*.
Mlle Dubon, *Auxerre*.

VALENCE: Mme Vve Dreveton, *Bourg-de Péage*.

VANNES: M. le Vicomte Le Mintier de Lehélec, *Vannes*.

Autres pays.

CANADA: Mme Letourneau, *St Roch de Québec*.
M. Jean Paradis, *Québec*.

COLOMBIE: M. José Antonio Folleco, *Pasto*.

ITALIE: Rde Mère Isabelle Marcisa, religieuse du Sacré-Cœur, *Rivoli*.
Mlle Séraphine Gerbelle, *S. Barthélemy (Aoste)*.
Mlle Marie Felletroz, *S. Barthélemy (Aoste)*.
Mme Sabine Maquignaz, *Valtournanche (Aoste)*.
Mlle Emilie Chasseur, *Nus Aoste*.
Mlle Marceline Reboulaz, *Nus (Aoste)*.
Mme Philomène Reboulaz, *Nus*.
Mlle Marie Grosjean, *Chambave*.
Mme Vve Catherine Perron, *Challant S. Victor*.
Mme Rose Cavagnat, *Cogne*.

SUISSE: Mlle Marie Laure, *Genève*.
Mme Vve Noel, *Estavayer-le Lac*.
M. Clerc, professeur à l'Université de *Fribourg*.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
Gérant: JOSEPH GAMBINO
Imprimerie S. A. I. de la Bonne Presse
Turin - Cours Regina Margherita, N. 176